

La vie point barre

Francis Mizio

LA VIE POINT BARRE

Aujourd'hui, il existe trois sortes d'écrivains : ceux qui passent à la télé et s'y mirent ; ceux qui travaillent pour elle "pour bouffer" et ne la regardent pas ; ceux qui la regardent mais ne l'allument pas et surtout refusent de travailler pour elle. Une de ces catégories vit bien et prend du poids, cherchez laquelle.

Je fais partie de la deuxième catégorie et j'ai perdu six kilos en deux ans.

L'autre jour, lors d'un festival, je buvais une bière pisseuse et tiède à VINGT CINQ FRANCS place de la Bastille avec un auteur de la deuxième catégorie, Jean-Paul J. ; lequel a réussi jadis à placer des scénarii.

Chose qui lui donne un regard rêveur assez fascinant s'il n'avait cette mauvaise dentition probablement due au scorbut du pisse-copie. Nous évoquions la déflation des à-valoir à l'acceptation des manuscrits.

Jean-Paul J. émit l'idée de se faire dorénavant payer en protéines. Il a deux enfants qui ont pris la fâcheuse habitude de manger de la viande.

"On pourrait négocier en lipides, protides ou glucides", avançai-je, séduit par cette idée progressiste et toujours soucieux de précision contractuelle.

"Un gros coup, et t'as deux types garés en double file et en tablier de boucher sanguinolent qui te livrent une carcasse de boeuf. Le rêve, j'en salive déjà."

Puis nous avons écarté cette idée en mâchouillant lesmouches noyées dans nos demis. Vu les retards de paiement des éditeurs ou des producteurs, les quartiers de viande nous parviendraient avariés.

Il n'y a pas de solution. J'en ai parlé à mon banquier qui gère mes quinze mille balles de découvert mensuels en me pompant 50 francs (dits de "service") par chèque qui dépasse le volant de bois autorisé : Je bosse comme un dingue d'écrivillon. Je fais de tout : de la nouvelle, de la jeunesse et de l'adulte, du cul et du pensum, du roman, du dialogue, du scénar téléciné-BD, de la chronique, de la critique, de l'humeur, du café-théâtre, des ateliers d'écriture...

Mais attention : je n'écris que des trucs dont je n'ai pas à avoir honte. Pute, mais j'embrasse pas.

Parlons cru : je rentre dix mille balles par mois en moyenne ramenée sur l'année pour soixante heures de boulot par semaine. Et encore, c'est parce que j'ai la chance d'avoir une palette large, d'écrire vite tel un graphomane ; d'avoir des idées à la con sur tout, un réseau et une tchatte de vendeur de chaussettes sur la Canebière.

Dans ces soixante heures par semaine je compte bien sûr le temps perdu à boire des cafés avec des producteurs, des rédac-chefs ou des éditeurs, à traverser Paris *"poursevoiretenparler"*. Le jour j'essaie de me faire payer ou de satisfaire à des RDV. J'écris la nuit jusqu'à minuit-une heure en attendant qu'un gros coup se débloque -un scénar, par exemple. "Un truc avec des droits dérivés que tu touches sans rien foutre". Mon rêve c'est le pot à moutarde avec un de mes personnages dessus, ou mieux l'emballage de yaourt, comme dit Jean-Paul J. qui s'y connaît en conditionnement par vingt-quatre, rapport à ses gosses dénutris.

Un gros coup ciné, télé ou je ne sais quoi qui me ferait souffler un an ou deux. Je suis prêt à travailler douze ans comme une brute pour ça ; pour souffler douze mois. Ne faites pas de

comparaison avec le total de congés payés qu'un salarié aurait sur la même période : cela m'énerve. Mon banquier comprend mal : j'ai quinze mille balles de découvert mais on me doit en permanence soixante ou soixante dix mille francs. Payés par fragments à des soixante, quatre-vingt-dix ou cent vingt jours. Moralité, je surbosse en permanence, mais comme on ne me paie que très tard, c'est une course sans fin. Une mairie a mis huit mois à me verser cinq mille francs. Un éditeur m'a envoyé mon contrat un mois après la mise en vente du bouquin et j'ai eu le chèque après vingt coups de fils hurlés sous une cagoule de terroriste un mois et demi après. Un atelier d'écriture en collège s'étale sur six mois et tu touches ton fric six mois après la dernière séance -sauf si la Maison des Ecrivains t'as arrangé le coup (qu'elle soit louée pour les siècles des siècles, soit dit en passant). Un projet télé met un an au moins à aboutir vu que dans les chaînes tout est toujours bloqué à cause du turn-over, de la frilosité ou de l'incompétence. Et pendant ce temps là, tu grattes le papier et tes mycoses dues aux carences en vitamines (béri-béri du plumitif). Tenez les trois mensonges les plus utilisés : en premier *je t'aime*, en second *je tiendrai mes promesses*, en troisième *le chèque est parti ce matin*.

"Pour réussir, j'ai beaucoup couché", dit un écrivain, Hubert Ben Kemmoun, *"beaucoup couché sur le papier"*.

Un éditeur : *"Tu écris trop, trop vite. On te voit partout. Tu te dévalorises. C'est pas bon pour ta carrière. Tout le monde attend ton gros truc. Arrête d'écrire. Prends le temps."*

Ouais. Bonne idée. Euh ? ... Attends, la carrière ?

Kessekcékssa la carrière ?

Mais je tiendrai combien de temps sans bouffer ? Si je reste salarié je ne peux pas écrire, ou alors un bouquin tous les trois ans. On m'a dit jadis : *"c'est dommage, t'as un cap à passer, il faudrait que tu pondes un bouquin par an, comme une poule chronométrée."*

Encore heureux que j'écrive simplement parce que j'aime ça. On entend de ces trucs dans l'industrie éditoriale ; celle-là même qui a besoin de bouquins pour faire tourner sa machine mise en surchauffe à vouloir trop créer de valeur en augmentant le nombre de publications plutôt que d'améliorer les ventes moyennes.

Un copain, Yves B., écrit des romans de gare pour gagner sa vie. Il en écrit six par an au moins et lorsque il a le temps, il écrit pour lui des bouquins sous son nom. Son gagne-pain, ce sont des romans de merde, mais ça se vend à 30/40 000 exemplaires par mois au moins. Hé bien, le PDG du filon roman de gare, celui qui roule mercedes grosse comme ça et qui est *"maisalors-pété-de-blé"*, est parvenu à lui devoir en quelques années, 250 000 francs d'arriérés de droits. Je réécrit en lettres, car je sens bien que vous ne me croyez pas :

deux cent cinquante mille francs. Tenez, en lettres capitales :

DEUX CENT CINQUANTE MILLE FRANCS (250 000 F, soit 25 KF). Et ces DEUX CENT CINQUANTE MILLE FRANCS, il ne veut pas lui payer. Alors mon pote fait grève. Mais si ça dure, il n'aura plus de quoi tenir et perdra son boulot en plus des DEUX CENT CINQUANTE MILLE FRANCS...qu'il ne verra sans doute jamais..

Bon je m'égare. On se croirait dans le livre d'autodétestation de Denis Robert, *"Révolte.com"* ; celui qu'il a écrit en vingt heures logorrhéiques d'un style relâché après avoir bu un jus de pomme avec son éditeur au Salon du Livre. Tiens : il a touché combien pour ça, Denis Robert ? Faudrait que je me tuyaute.

P'têt que ça paie le logorrhéique relâché et même que si ça se trouve, ça se vend bien puisque la presse en parle (le bouquin est peu épais). Je n'ai pas essayé ça, encore. Faut tout

essayer, en fait.

Alors, forcément, on se pose des questions : pourquoi on ne vend pas plus ? Pourquoi la presse ne parle-t-elle que de Mary Higgins Clark et de Pennac ? Est-ce qu'on aurait pas compris quelque chose ? Et la littérature dans tout ça ?

Et puis on se dit : Coco, la *"vie d'artiste"*, ce n'est pas pour le pognon. C'est pour pouvoir créer, rêvasser, faire ses courses quand les autres bossent. Mais voilà : des courses on ne peut pas se permettre d'en faire trop souvent. Alors qu'est ce qui cloche ? Le manque de talent ?

Ah zut. Ça, je n'y pourrai jamais rien. Quoique : si le talent était un critère... Suivez mon regard. On ne se comparera pas, mais on pense tout de même à Mozart, Henri Miller et Van Gogh. ils ont tous pigé au moins une fois pour une agence de pub et ils n'en étaient pas très fiers non plus. Van Gogh a certainement dû devoir un jour brainstormer autour d'un concept de sanibroyeur avec un créatif inculte à boucle d'oreille. Miller à sûrement fait de la figuration en costume dans un télé-film. Quant à Mozart, s'il n'avait pas emballé des cadeaux à Noël dans un grand magasin, il n'aurait pas composé *La Flûte enchantée*. (Oui : parce qu'en plus je suis inculte).

Cet été, ça va être terrible. Pendant deux mois, tout s'arrête. Les décideurs surpayés qui sont du côté du robinet à fric seront à la plage. Pas de chronique dans les canards, pas de commande, pas de "plan" à dénicher... Bref, pas de boulot. Cela veut dire une période sans rentrée d'argent qui s'étend de juillet à octobre-novembre, vu qu'un boulot est souvent payé à trois mois. Nous serons donc un certain nombre, cet été, à faire du stock, à écrire un roman à placer à la rentrée chez un "autre éditeur" parce que le grozéditeur pour lequel on est censé avoir une préférence refuse de nous sortir quatre bouquins par an. Le grozéditeur qui vous dit : *"je ne comprends pas, les bons auteurs partent tous à la télé ou au cinéma et après ils n'écrivent plus de bouquins."*

On va pouvoir en pisser de la ligne camarades gribouilles durant les deux mois à venir ! Comme tous les profs d'ailleurs, lesquels composent souvent le gros des auteurs puisqu'ils ont le temps et qu'ils sont salariés, eux l'été et qu'ils nous cassent forcément le métier d'artiste maudit. A la rentrée, nous essaierons de savoir combien nous devons verser en complément à l'AGESSA, la Sécu des auteurs, ou au fisc pour qui a le bonheur d'être imposable... On négociera un délai de paiement ici et là et hop, l'année sera passée. Après on attaquera 2001 en ramant, mais on continuera malgré tout de signer des pétitions en faveur du prêt gratuit. Hop, hop... jusqu'à ce qu'on finisse un jour plumassier nécessairement soutenu par cette association qui se finance en revendant les pilons des éditeurs. Mais, en vérité, j'adore cette vie. Pour une simple raison : j'arrête quand je veux. Et ça, au moins, c'est de la littérature.

Paru dans Libé en version courte sous le titre : Ma vie d'artiste, le 10 juin 2000

PETIT GORILLE A BIEN DU SOUCI

A tous les parents dont tous les enfants écoutent sans cesse la même histoire débile sur leur fichu magnétophone

C'est le matin. Le soleil traverse les vitres de la chambre et réveille Petit Gorille. D'habitude, Petit Gorille est bien content de se réveiller. Mais pas aujourd'hui ! Petit Gorille a mal au crâne ! Cette nuit son ami Joli Maquereau lui a fait boire tout un grand bol de jus de pommes de terre fermentée ! Aussi, Petit Gorille ne se souvient plus à quoi il a joué hier. Alors Petit Gorille est très en colère. "Il ne faut jamais se coucher trop tard", se dit Petit Gorille.

Petit Gorille regarde sa chambre. Il n'a pas envie de se lever. Ou la-la-la-la !, comme la chambre est mal rangée ! Petit Gorille n'aime pas ranger sa chambre.

C'est toujours son amie La Grosse Vache qui le fait pour lui. Mais cette fois elle dû encore oublier ! Alors cela fait bien des soucis à Petit Gorille. Du coup, Petit Gorille éjecte à coup de pieds sa Doudou qui dormait avec lui dans le lit. Il lui dit :

"Va-t'en la Grosse Vache, je t'ai assez vue !"

La Doudou de Petit Gorille crie qu'elle ne veut pas partir, mais Petit Gorille n'est pas content et lui lance sa rangiers dans la figure ! Alors la Doudou de Petit Gorille s'en va en lui disant :

"Tu es méchant Petit Gorille !"

Mais cela fait rire Petit Gorille ! Il s'en moque ! Petit Gorille sait facilement se faire de nouvelles amies dans la jungle !

Petit Gorille enfile son survêtement tout seul, puis il passe par la salle de bain pour prendre son médicament pour le nez. Petit Gorille adore son médicament pour le nez ! Quand son ami le docteur allemand est revenu du Brésil, le pays où les gens dansent tout le temps, Petit Gorille lui en a acheté beaucoup. Petit Gorille l'aspire avec plaisir et avec une jolie paille colorée. Petit Gorille ne pourrait plus s'en passer ! Avec ce médicament pour le nez, le mal de crâne de Petit Gorille s'en va très vite. C'est pourquoi Petit Gorille est raisonnable et qu'il prend bien son médicament ! Il se sent toujours en bonne santé, même s'il s'est couché tard !

Dans la cuisine, Petit Gorille cherche du chocolat et des tartines, mais il n'en trouve pas. Oooh !, Petit Gorille a encore oublié de faire les courses ! Voilà qui fait du souci à Petit Gorille ! Alors il retourne la table de la cuisine en criant et fracasse le réfrigérateur. Petit Gorille est très contrarié.

Mais comme Petit Gorille ne part jamais travailler sans prendre son petit-déjeuner, car c'est important pour être forme pour toute la journée, il décide de boire du jus de cactus avec une tranche de citron.

Ensuite, Petit Gorille fait sa toilette tout seul. Il se passe la tête sous le robinet et se verse un demi-flacon d'eau de Cologne dans le cou. Petit Gorille aime bien sentir bon pour aller jouer. Il se coiffe tout seul avec sa brosse et lisse ses beaux cheveux en rajoutant de la belle crème brillante dessus.

Petit Gorille met ses belles bottes à clous tout seul. Il a un peu de mal à cause de ses mains qui tremblent, mais il finit par y arriver quand même. Avant de partir, il décide d'emmener avec lui sa panoplie: il a son grand couteau, son bazooka, son pistolet et son parapluie-seringue. La panoplie de Petit Gorille est complète et bien des amies de Petit Gorille qui ont une jolie panoplie rose de princesse trouvent que Petit Gorille est le mieux équipé de tous pour jouer

dans la rue. C'est aussi pour cela que les filles veulent toujours jouer avec Petit Gorille.

"C'est l'heure !", se dit soudain Petit Gorille qui met son gilet en métal tout seul.

Il sort dans la rue pour aller retrouver tous ses bons amis. Il y aura le Joli Maquereau, l'Ours des Carpates et même le Rat d'Égout ! Aujourd'hui tous ces bons amis devraient bien s'amuser ! Ils vont encore jouer aux gendarmes et aux voleurs. Les quatre amis feront les voleurs, mais personne ne sait qui fera le gendarme. Est-ce que ce sera le Phoque bleu ? Le Coyote rieur ? Le Vieux Poulet ? Le Berger Allemand ? Ooooh, ce sera encore la surprise ! Même si Petit Gorille aime bien les surprises, le fait de ne pas savoir qui viendra jouer avec lui et ses trois amis lui cause quand même bien du souci.

Arrivé dans la rue Petit Gorille marche sur le trottoir et traverse bien la chaussée dans les clous en faisant attention aux voitures qui arrivent, surtout celles avec des lumières de toutes les couleurs sur le toit et une musique très forte.

En chemin, Petit Gorille rencontre son amie La Gazelle. Elle joue à la marchande en montrant aux passants tout ce qu'elle cache sous son manteau. Mais Petit Gorille a peur d'être en retard ! Il n'a pas le temps d'essayer tous les beaux jouets qu'elle lui propose. Petit Gorille lui dit :

"Merci Gazelle, mais je dois aller retrouver tous mes amis ! Nous allons bien nous amuser en enfilant nos cagoules !"

Ensuite, Petit Gorille va entrer dans le bar pour retrouver ses amis. Mais oula-la-la ! Soudain Petit Gorille sent une grosse patte se poser sur son épaule !

Oh, c'est La Tortue !!

"Bonjour La Tortue", dit Petit Gorille.

"Bonjour Petit Gorille", dit la Tortue. "Où étais-tu entre minuit et deux heures du matin ?"

Alors Petit Gorille décide de jouer à chat avec La Tortue. Il balance sa patte dans la figure de La Tortue et celle-ci roule sur le dos ! Et elle gigote les quatre pattes en l'air en criant ! Ce qu'elle est drôle !

Vite ! Petit Gorille court, court, court à travers la rue !

Il ne faudrait pas que la Tortue le rattrape !

Une fois qu'il s'est bien caché, Petit Gorille reprend sa respiration.

"Ouf, j'ai eu chaud", se dit-il

Mais oula-la-la ! Petit Gorille ne pas voit qui arrive derrière lui !

Dingalapilinglonalaplinglepilouplingplang...

"RETOURNE LA CASSETTE."

Texte paru dans les fanzines Caïn et Marée Noire

L'ELUE

“Ça alors ! Vous ne seriez pas de la famille de Mireille, des fois ?”

La petite grosse au visage ingrat, coiffée au bol, foudroya le PDG du regard.

“Non rien à voir”, dit-elle. “C’est une homonyme...”

Et puis pourquoi je vous réponds ? Vous savez déjà tout ça. Cessez de vous moquer de moi.”

L’homme releva la tête du dossier étalé sur son bureau, un sourire forcé au lèvres.

“Non, je l’ignorais. Dommage. J’aimerais bien savoir ce qu’elle devient cette satanée blonde.

Vous l’avez vue dans les Seins de Glace ? Qu’est-ce qu’elle était bien foutue...”

Jeanne bondit de sa chaise, tripota sa croix en bois d’olivier qui rebondissait sur sa minuscule poitrine, puis tendit l’index en direction de l’homme.

“Laissez Médard et Barnabé là où ils sont. En sus de tenir des propos sexistes -vous savez qu’aux États-Unis je pourrais vous coller un procès pour harcèlement, en plus d’être vulgaire et graveleux, monsieur Robert de Baudricourt, je constate que vous ne connaissez pas votre personnel. Faut dire que vous ne venez pas en réunions... Car je vous rappelle que je travaille...”

— Depuis vingt ans chez Champagnes Dom Remy, je sais... C’est marqué ici. Mais en vérité et pour ce qui concerne cette entreprise, je n’ai nul besoin de votre dossier. Oh, si je sais qui vous êtes ! Je ne le sais même que trop ! Et je vais même vous le dire ce que vous êtes.”

Il inspira profondément.

“Vous êtes affectée à la chaîne d’embouteillage et accessoirement vous êtes aussi la pire des pires des pires DES PIRES DES PIRES DES PIRES...”

Brandissant le poing, il fit se tasser la femme sur son fauteuil.

“... La pire des syndicalistes que j’ai eue l’occasion de rencontrer dans ma foutue existence. ET VOUS ME LES GONFLEZ !

— Attention !”, fit la femme qui s’agitait en soubresauts intimidés. “Attention ! Il me suffit parfois d’entendre un truc une seule fois et je vous jure que je ne l’oublie pas... Ce qui tombe dans une oreille ne ressort pas par l’autre !”

Le PDG referma la chemise de documents d’un coup sec, puis détailla ostensiblement la femme de bas en haut, les mâchoires crispées, les poings serrés.

Sa robe sac noir amidonnée, trop raide ne servait vraiment pas son physique ingrat, son visage ombré d’une fine moustache. On aurait cru un garçon vacher emballé dans du carton vernis. Robert de Baudricourt n’assistait jamais aux réunions de Comité d’Entreprise, c’était exact. Mais sincèrement, sincèrement, oulalala ce qu’il faisait bien ! Si c’était pour se la cogner celle-la, avec ses airs de sainte mi-grenouille de bénitier mi-chouanne. Non merci. Son naturel misogyne remonta en lui. *Une gouine, probablement*, se dit-il. *Ou alors mal baisée*. Il supputa, puis décida : *plutôt non-baisée ou jamais baisée..*

“Pardon ?”, fit la femme.

“Non, rien, je réfléchissais.

— J’ai cru vous entendre marmonner des choses extrêmement déplacées à mon encontre et je vous répète...

— Vous entendez des voix. Vous croyez tellement en la Vérité tombée du ciel que je vais vous dire un truc, vous êtes habitée. Voilà... C’est une forme d’hystérie.

Vous êtes atteinte de fureur ut...

— JE NE VOUS PERMETS PAS ! JE VAIS PORTER PLAINTÉ.”

Il se gratta l'entrejambe. *Quelle chieuse, non mais quelle chieuse...*

“Mademoiselle Jeanne Darc. Je vais vous dire. Surtout, mais surtout, ne me menacez pas d'un procès supplémentaire, j'en ai suffisamment comme cela qui vont me tomber dessus. Votre PUTAIN DE SECTION SYNDICALE m'en a déjà collé suffisamment sur le dos... et je vais vous dire une chose. Si je ressors blanchi de toute cette histoire, si le fisc, l'URSSAF et tous les autres me lâchent un peu - vous savez tous vos bons amis que vous m'avez envoyés, tiens comme ce Flochi-là l'inspecteur du travail bolchevique...- et si la fusion-acquisition des Champagnes Dom Remy peut enfin se faire avec les anglais malgré TOUS LES EMMERDEMENTS que vous me causez, je vous assure, mademoiselle Jeanne Darc que je prendrai le temps. Mais j'aurai votre peau...

— Des menaces ! Des menaces ! Monsieur de Baudricourt, je ne vais pas en rester là...”

L'homme allongea les bras et en retournant ses mains jointes, fit craquer ses phalanges.

“Vous demandez le dialogue social. Et *gnagnagni* le dialogue social et *gnagnagna* le dialogue social. Vous gesticulez en sautant sur un pied comme un sorcier indien à qui on aurait enfoncé du piment dans le cul pour qu'il fasse pleuvoir plus vite”.

Il sauta d'un pied sur l'autre, joignant le geste à la parole.

“Ouhouhou, le dialogue social, ouhouhou, le dialogue social ou attention Mademoiselle Jeanne Darc déterre la hache de guerre...”

La femme l'observait vaguement tirillée entre panique et consternation. De tout son être, elle haïssait cet homme qui lui avait conseillé un jour de laisser parler son corps en discothèque plutôt que de prendre toute la misère du monde sur son dos.

Il tapa brusquement sur son bureau du plat des deux mains. La syndicaliste fit un bond, terrorisée.

“Hé bien vous l'avez, mademoiselle Jeanne Darc, le dialogue social”, fit-il d'une voix subitement tendre ; chose qui ne présageait rien de bon. “Regardez... vous êtes là, je suis là... Et qu'est ce que nous faisons ? Hé bien voilà, nous dialoguons ! Alors dialoguons, je vous écoute...”

Il chuta dans son fauteuil et posa ses pieds sur les bords d'un tiroir. Jeanne hésita. Elle avait physiquement *peur* de lui et pourtant, parfois, il l'attirait, comme un gouffre effrayant, insondable, incompréhensible. Mais pourquoi était-ce elle qui devait affronter cet homme ? Éluë ? Oui, elle avait été éluë. Certes, mais... tout de même. Pas un de ces moutons dans l'entreprise ne faisait un effort pour la soutenir. Éluë pour aller au charbon dans l'indifférence générale. Pourquoi se battre ? Elle y croyait. Le syndicalisme, ses propres valeurs chrétiennes... La commisération.... Tout ça...

Et c'était elle la brebis qui devait aller se battre contre le loup.

Pourquoi ?

Elle palpa à nouveau sa croix de bois. Finalement, elle sentait couler en elle un sang de martyre d'épopée biblique.

“Donc, ça y est, nous en sommes enfin arrivés aux négociations ?”, murmura-elle, se requinquant vaguement, incapable en vérité de lui cracher au visage qu'il était dément. Aime ton ennemi et tend la joue...

“Les négociations de quoi ?

— Vous refusez l'offre des Anglais, oui ou non ?”

Le PDG bondit à la fenêtre. Il resta un long moment silencieux. Jeanne attendait, consciente

que cette discussion hystérique entre eux allait engager l'avenir.

Robert de Baudricourt souleva le rideau. En bas, dans la cour, un camion déchargeait des palettes de bouteilles. La dernière cuvée. *Imbuvable*, se dit-il. *Mais les Japonais vont adorer, ces cons.*

Cette perspective le ragaillardit. "Quelle est la position de votre syndicat ?", aboya-t-il.

"Que m'offrez-vous en contrepartie de l'abandon de la fusion-acquisition avec les Anglais ?"

La voix de Jeanne lui parvint comme assourdie par un coup de tonnerre dans un ciel dégagé de Lorraine.

"Mon syndicat retirera ses plaintes, abandonnera ses poursuites et je vous donnerai mon dossier.

— Dossier ? Quel dossier ?"

L'exaspérante femelle osa lui sourire fielleusement, en presque triomphatrice.

"Le dossier sur vous. Moi aussi j'ai bien le droit d'avoir un dossier".

Il frémit à son tour, bien malgré lui. Elle allait vraiment lui en faire baver. Il fallait absolument qu'elle disparaisse de la circulation.

"Vous feriez ça ? Et qu'en pensera votre... syndicat?"

Syndicat... de merde, pensa le PDG. *Toujours penser "de merde" après le mot syndicat*, décréta-t-il en lui-même. Et celui de cette malade mentale était un des pires. Tous cathos terroir et compagnie. S'il avait eu une vraie gauchiste féministe aux jambes poilues en face de lui, il l'aurait encore compris. Mais une déléguée syndicale du Mouvement Pour Une Valeur Ouvrière, les pires de l'époque dont certaines s'enchaînaient dans les cliniques à avortement, il fallait que ça tombe sur lui.

Encore que, l'époque étant étrange on retrouvait la gauche pétitionnant parfois aux côtés de la droite, extrêmes y compris... Allez y comprendre quelque chose à leurs foutues idéologies.

Il fit celui qui essayait de s'intéresser, lui qui ne se préoccupait que de chiffres. Lui qui rapportait du FRIC ! Lui au moins...

"Votre "syndicat" ne va pas s'étonner d'un tel revirement ?"

Le mot lui écorchait la bouche. Il allait en perdre ses dents.

"Je me fie à ma conscience. Je ne suis pas les consignes du Congrès de Bourgogne qui a pris un tournant mondialiste. C'est un problème local qui dépasse le syndicat. Mais je ne lâcherai pas. La balle est dans votre camp, monsieur de Baudricourt. Refusez l'offre des Anglais."

Il se retourna, ulcéré.

"Vous avez décidé que ce serait votre croisade, c'est ça ?"

Jeanne plongea son regard dans le sien.

"Refusez cette fusion. Le champagne Dom Remy est un des prestiges de la France. On ne peut le céder à ces anglais qui ne savent faire que du mauvais soda au goût de médicament.

— Vous allez bientôt, je le sens venir, me parler de patrimoine national et toutes ces foutaises."

Jeanne sourit.

"Exactement. Dom Remy c'est la France, monsieur."

Il ricana.

"Les affaires sont sans frontières. Vous êtes d'un autre âge."

Elle continua plus bas.

"Je vous en conjure Robert de Baudricourt. Ne vendez pas l'entreprise. Nous allons tous nous retrouver sur le carreau."

L'homme se frotta les tempes. S'il voulait vendre sans que cette dingue ne lui mette trop de bâtons dans les roues, il faudrait tout de même qu'il l'écoute quelque peu. Qu'il lâche quelque chose, même des broutilles, le temps de l'embobiner par ailleurs. De la *contourner*.

Les deux tiers du personnels étaient adhérents du MPUVO, mais simplement par habitude. Comme une assurance contre le bris de glace. Au moins un des bienfaits de l'époque... qui la rendait fragile. Jeanne Darc était en position de force, mais seulement en apparence. Mais il fallait régler ça au plus vite. *L'éliminer*. Ces gogos d'Anglais pouvaient revenir sur leur décision au moindre incident social.

* * *

Jeanne Darc, debout sur un tonneau, haranguait la foule depuis une demi-heure dans la cour de l'entreprise. De temps à autre, le visage de Baudricourt apparaissait à la fenêtre. A chaque fois que le patron pointait le bout de son nez, elle montait le volume de son mégaphone.

La guerre psychologique continuait son bonhomme de chemin.

“Nous devons faire le siège de la Direction”, clama la déléguée du MPUVO. “La cession des Champagnes Dom Remy est intolérable. Nous allons tous être licenciés. Les étrangers envahissent la France pour délocaliser les entreprises. Refusons d'être guidés par la main invisible du marché. Refusons l'abandon des forces vives de l'économie nationale. Refusons d'être livrés en pâture aux aléas des Dieux de l'économie. Refusons de voir nos conditions se dégrader. Il s'agit de l'équilibre de nos familles, de l'avenir de nos enfants, des valeurs en lesquelles nous croyons... De notre dignité...”

— Ouais, virons les Anglais”, cria une voix gouguenarde.

Jeanne abaissa son mégaphone. L'assemblée générale, suite à ce premier débrayage, était tout de même une réussite. Près de deux cents participants sur les deux cent cinquante salariés. Seuls les peigne-culs du marketing et de la communication, ces cravatés Oxford décérébrés qui avaient toujours l'impression de détenir le monde, n'étaient pas venus.

“Des questions ?”

Une main se leva.

“Le patron organise un séminaire général dans sa propriété de Rouen. Que devons-nous faire ?”

L'esprit de Jeanne passa en revue et à toute vitesse les hypothèses. Ce coup du séminaire n'annonçait rien de bon, mais ce n'était pas le moment de flancher. Le refuser, c'était probablement diviser le personnel. Y aller, c'était se jeter dans la gueule du loup.

“Nous devons y aller. Il ne faut pas que l'on soit soupçonné de battre en retraite, de céder un pouce de terrain.

— ça tombe à la Pentecôte. C'est férié”, remarqua un jeune qui fumait un énorme joint à la vue de tous.

Jeanne leva le mégaphone et conclut, superbe.

“Je prendrai tous les ponts, s'il le faut. Mais les Anglais ne passeront pas.”

La foule applaudit. Jeanne sentit monter en elle une drôle d'impression, euphorisante. Elle se sentait extrêmement forte. Elle le battrait, ce de Baudricourt.

Elle était invincible.

Cuirassée.

* * *

Ce qui était révoltant lorsque on y réfléchissait, c'était tout cet argent perdu en stupidités. La location des tentes, les boissons, le personnel, le traiteur...

Combien pouvait coûter un tel séminaire payé double un jour férié, alors que le patron clamait sans cesse que l'heure était aux restrictions et que la seule solution pour sortir du gouffre, était la fusion-acquisition ? Quoique le patron ait payé sur ses propres deniers le pince-fesse... et même si c'était son salaire scandaleux qui lui permettait de le faire.

La syndicaliste préféra écarter ces pensées. Inutile de se faire du mal pour rien. Elle était déjà assez déprimée.

Il était dix-neuf heures. Les derniers salariés qui avaient sifflé les ultimes bouteilles, raclé les saladiers du buffet et piqué des cendriers à deux sous rentraient chez eux. Le parking attenant au parc résonnait des moteurs qui démarraient. La fumée des échappements s'étendait comme une brume vers les tentes montées sur la pelouse.

Jeanne pressa le pas en tenant sa petite valise serrée contre elle. Elle poussa la porte de toile de la tente principale. Robert de Baudricourt ricanait à l'intérieur avec cet hyène de Georges Chambellan, le Directeur des Ressources Humaines -un type paraît-il formé jadis en faculté de psycho, mais qui n'avait rien retenu de sa formation. Mais comment espérer que de la psychologie réside dans un étron humain ?

"Alors ?", grinça Chambellan, "qu'a donc donné votre atelier "négociation" ? Pour notre part, monsieur de Baudricourt et moi-même sommes satisfaits des résultats obtenus dans les ateliers "stockoptions", "actionnariat d'entreprise" et "participation aux bénéfices". Mademoiselle Darc, vous seriez surprise de ce que désirent vraiment les salariés... Enfin, des choses qui me semblent bien éloignées de vos préoccupations et revendications..."

Jeanne eut la nausée. Elle laissa son regard vide mourir sur la toile rayée de la tente.

Depuis la veille, elle ne sentait plus du tout la présence de sa cuirasse. Et le coup de bambou, à savoir la confirmation de ce qu'elle craignait, était tombé sur elle dès le début du séminaire. Les salariés s'étaient tous rués aux ateliers patronaux. Elle n'avait eu en revanche que trois pelés et un tondu dans son atelier "négociation", dont une femme de ménage qui faisait une fixette sur la qualité de la cantine.

Dans l'après-midi, elle avait observé un à un les salariés faillir dans leurs résolutions sous les coups deboutoirs des "animateurs", des "sensibilisateurs" des "conseillers financiers", toute sortes de types à mèche et mâchoire carrée et au babil anesthésiant. Ce fumier de Chambellan pouvait se réjouir. Un bon paquet de types de la chaîne d'embouteillage s'était déclaré enthousiaste à l'idée d'acheter des actions à tarif préférentiel, après la fusion-acquisition. Ça devait, estimaient-ils, leur payer les retraites qu'on allait leur supprimer juste avant la ligne d'arrivée. Des brebis plus si égarées vu leur nombre, et qui allaient finir par contaminer le reste du troupeau. *Vendez leur la corde pour les pendre*, songea-t-elle en détournant sans le savoir Karl Marx qui n'était pourtant pas de sa vision politique, *et ils l'achèteront, croyant même pouvoir spéculer dessus*.

Robert de Baudricourt prit doucement la syndicaliste par le bras, leva une main molle pour signifier à son cadre laquais de se taire, et entraîna la petite femme au dehors. Il avait perdu toute arrogance, toute vulgarité. Il était soudainement vieille France. Seigneurial.

"Alors mademoiselle Jeanne? Où en êtes-vous ?"

La voix du patron était étrangement calme, sereine. Dans un arbre proche, un merle chantait.

Jeanne aperçut un rai de lumière. C'était beau comme un signe. Mais, perçant les nuages, il vint éclairer une poubelle débordant d'assiettes sales et de coupes de champagne en plastique.

Elle ouvrit sa serviette et sortit son dossier.

“Le voilà.”

De Baudricourt s'en empara sans hâte et le cala sous son bras.

“Vos plaintes ?

— Retirées hier. J'ai posté mes lettres.

— Hier ?

— Je me doutais de ce que donnerait votre séminaire”.

Un instant, de Baudricourt lui trouva du charme, malgré ses traits de garçon de ferme.

“Je ne pavoise plus. Je dépose les armes”, souffla-telle.

Georges Chambellan, qui suivait derrière, gloussa.

“Qu'allez-vous faire ?

— J'ai postulé pour du travail dans une filature à Roubaix. Bergère de France, ça s'appelle.”

De Baudricourt eut un rictus embarrassé.

“Pas un secteur d'avenir, ça. Vous allez vous ennuyer. A moins que vous ne remontiez une armée... euh... syndicale. Car ils ne dégraissent pas que la laine là-bas.”

Jeanne resta silencieuse.

Continuant sur la pelouse, le patron la dirigea vers la fosse du méchoui.

“Regardez”, fit-il en désignant le trou. Des braises y rougeoyaient encore.

“En d'autres temps, une histoire pareille aurait eu une fin évidente, aisée à deviner, vu comme elle s'agençait. Un peu facile. Car jadis, nous aurions réglé notre petit différend autrement. La broche que vous voyez là, vous aurait été... disons introduite... Ou alors, nos ancêtres vous auraient peut-être jetée dans ce bûcher. Ces temps étaient frustes et barbares. Ils ne sont pas reproductibles aujourd'hui dans leur violence initiale. Aujourd'hui, le pal ou le bûcher comme solution rapide ou définitive, on en aurait fait toute une histoire. Un vrai sujet de polar ou de roman noir. Il y aurait eu la police. L'enquête. Les médias affolés. La honte et le déshonneur. J'aurais croupi dans une geôle de la République, car on aurait bien fini par relier tous les morceaux de l'affaire. Pour le nom de ma famille, -qui remonte à loin le saviez-vous ? -, cela aurait fait tâche. Et ce genre de martyr, comme celui que vous souhaitez inconsciemment, finit toujours par être récupéré par toutes les causes, à tort et à travers, et pas toujours les bonnes... Certaines vous auraient fait horreur, à vous la sainte. Mais une telle fin, une telle trame n'est plus possible. Voyez-vous, le monde a évolué, et si l'histoire se répète, elle ne se répète plus qu'en transcrivant ses immuables processus plus subtilement. Comme par politesse, par éducation. Sans barbarie, simplement d'une façon plus insidieuse. Sans le sang, mais par le verbe. Pourtant, la violence est toujours là pour maintenir l'ordre des choses, et en faveur des mêmes individus. Personne n'y pourra rien et la masse au fond, ne le souhaite pas. Elle s'en fiche. Elle est la masse. Et les mêmes foules salueront demain le despote qui chassera le despote acclamé aujourd'hui.”

Jeanne essayait une larme. De rage ou de désespoir, elle n'aurait su dire.

“Vous ne pouvez pas dire ça... Vous mélangez tout, l'histoire, les idéologies, les valeurs, la justice, l'entreprise... Pour arranger tout à votre sauce, comme un romancier ricaner et revenu de tout.”

Il ouvrit le dossier et jeta les feuilles de papier en grappe sur les braises. Elles s'enflammèrent dans un ronflement. Jeanne suivit des yeux les cendres qui montaient vers le ciel.

“Mais pourquoi avez-vous abandonné dès hier cette cause qui vous tenait tant à coeur ?” Elle tourna brutalement la tête vers la fosse. Se refusant.

“J’ai organisé une assemblée générale. Je voulais que le personnel prenne position avant le séminaire, craignant des revirements d’opinion à l’issue de celui-ci.”

Elle se mordit la lèvre.

“Vous avez raison sur une chose. L’époque a bien changé. Les gens aussi. Nous avons voté à main levée ma proposition de grève visant à refuser la fusion”.

Et soudain, fuyant précipitamment, à reculons, s’éloignant, comme aspirée par la sortie du parc, comme effrayée, dans la pelouse telle un désert, Jeanne Darc cria:

“J’ai attendu bien longtemps. Il n’y a eu aucune voix.”

Texte paru dans un collectif de la CNT et dans la revue Lignes Noires du Festival de St Jean de Braye.

POUR VINGT SEANCES DE PLUS

Nous étions tous les cinq, chez moi, deux couples d'amis et moi-même, et puis je ne sais pas pourquoi, d'un coup, bêtement, sans réfléchir, j'ai lâché en versant les pistaches dans le bol :

“Au fait, j'ai commencé un traitement chez un hontologue. Deux séances, déjà...”

Aussitôt, j'ai rougi comme une pivoine. La honte d'avouer cette faiblesse avec tant de spontanéité, sans avoir “préparé le terrain”. Mais, parallèlement, le fait de leur avoir révélé, m'enlevait aussitôt un poids des épaules. Je ne savais pourquoi, mais je n'aurais pas supporté de leur cacher plus longtemps.

Tandis qu'ils me dévisageaient gravement, interloqués, je pensai que cette ambivalence honte d'avouer/honte de cacher était un bon signe. Signe peut-être que mon traitement commençait déjà à faire effet.

“Un hontologue !”, grommela Daniel.

Je devins écarlate à ces simples mots et me cognai dans la table basse. *Non, ce devait être trop tôt.* L'hontologue m'avait affirmé qu'une dizaine de séances, au moins, étaient nécessaires pour que j'assume toutes mes pensées et tous mes actes.

Nous n'en étions qu'à l'apéritif et évidemment, avec mes réflexions j'avais cassé l'ambiance. C'était malin.

On n'entendit plus que les doigts qui cassaient les coquilles des pistaches.

Daniel a rompu la glace après d'interminables minutes, tandis que je me tordais les poignets.

“Il n'y a plus de pistaches ?”

Je rougis d'en avoir proposé si peu. Je me suis extrait du fauteuil pour aller en chercher d'autres, trop heureux de cette diversion. Dans mon dos, Véronique a murmuré à Bernard, son mari :

“Je n'aurais jamais cru cela de lui !”

J'étais abasourdi par ma propre bêtise.

Tandis que Daniel se jetait sur le nouvel arrivage de pistaches en précisant qu'il en raffolait malgré les mille six cents calories aux cent grammes, Bernard a bafouillé, tentant de décrisper l'atmosphère :

“Un hontologue ! Quelle idée excitante ! C'est bien toi de coller aux dernières modes. Ah la modernité !”

Mais cela sonnait faux. J'avais honte pour lui. Il se servit une pleine poignée de pistaches. Je ne savais qu'ajouter, croisant et décroisant les jambes convulsivement. Daniel lorgna Bernard :

“Toi aussi tu aimes les pistaches ?”

Le malaise perdurait. Valérie s'agita dans son fauteuil et pris sa pose “réfléchie”, ce qui consistait chez elle à tripoter hystériquement son collier de perles. J'en retrouvais régulièrement sous les meubles, résultat de discussions animées qui nous avait opposés lors de soirées précédentes.

“Tu as raison, trancha-t-elle. Il faut assumer, si tu en ressens le besoin. Il n'y a pas lieu de cacher ses problèmes. A ta place, je ferais pareil. — Mais tout de même : PAS TOI, Ladislas ! PAS TOI !, s'emporta Véronique un peu excessivement. Je n'aurais pas cru cela *possible* de toi. Tu sembles si équilibré, si serein... Enfin je veux dire...”

Je me raclai la gorge. Je me jetai à l'eau.

“Ça ne pouvait plus durer. Je n'aurais pas pu tenir davantage.

— Non ? Ah ce point là ?”, souffla Daniel goguenard, la bouche pleine de pistaches.

Je crus vivre *Cuisine et Dépendances*. Il y avait dans la pièce de Bacri et Jaoui un personnage qui se gavait de pistaches de la même façon. A croire que les auteurs s'étaient inspirés de ce pauvre Daniel, qui faisait honte à sa femme. Une caricature.

“Comprenez-moi. C'était vraiment... *vraiment* chronique.

— C'est comme moi avec les pistaches, ricana Daniel. Regarde un peu ce tas de coquilles vides ! J'ai honte, j'ai honte, si tu savais !”

Valérie, sa femme, tira un coup sec sur son collier. Heureusement, celui-ci tint bon.

“S'il te plait. Ne plaisante pas avec ça, gémit-elle presque. C'est déjà sûrement assez *difficile* pour Ladislas. Mets-toi à sa place, quand on a recours à la psychiatrie on n'a pas besoin, en plus, d'être *vulgairement* raillé.”

Je commençais à avoir chaud :

“Attends, ce n'est pas un psychiatre, bredouillai-je, c'est un *hontologue*, c'est *différent*. Je veux dire, ce n'est *pas très grave*. Et je ne suis pas dingue.”

Bernard épousseta les miettes de pistaches que Daniel envoyait valser sur son pantalon. Il prit un air docte.

“Ça consiste en quoi ce... ahem... traitement ?”

Je sentis que je ne m'en sortirai pas. Qu'il fallait que j'épuise le sujet pour être tranquille. De toute façon, je n'aurais pas supporté de l'é luder. Je veux dire : au yeux des autres je risquais de perdre un peu la face, avoir l'air de ne pas assumer... Bref, j'aurais eu honte de me taire. Je sentais qu'une crise allait revenir, si je ne prenais pas le problème à bras le corps. Et surtout, je ne voulais pas avoir une crise devant eux. Je ne l'aurais pas supporté. J'aurais eu honte. Oui : honte.

“Je n'en suis qu'à deux séances, je ne peux pas vous en dire beaucoup”, murmurai-je.

Clicliclic, Valérie intervint, torturant ses fausses perles :

“Ne t'excuse pas, ce n'est pas grave, Ladislas. Rassure-toi... Dis-nous simplement ce que tu sais. Confie-toi...”

— A propos de connaissance, coupa Daniel, j'ai appris un truc incroyable en Crête...”

Valérie bondit :

“Toi, finis tes pistaches et tais-toi. On parle sérieusement. Ladislas est embarrassé, *nous sommes ses amis* et si nous pouvons l'aider c'est bien *la moindre des choses* que d'écouter ce qu'il va nous dire, et, *attentivement*. J'imagine qu'en arriver à consulter un *hontologue* ce doit être *dur* à accepter, n'est-ce -Ladislas ?”

Je pris mon courage à deux mains et dans l'ambiance lourde, ma voix résonna étrangement, scandée par le bruit des mâchoires de Daniel brisant les rares coquilles soudées sur lesquelles il tombait. “Ben voilà. Lors de la première séance, j'ai dû lui raconter tout ce qui me faisait honte chaque jour. Les conséquences que ça a sur ma vie quotidienne. Les symptômes.

— C'est *incroyable*, je n'en reviens *toujours pas*”, bredouilla Véronique.

Bernard lui donna un coup de coude.

“Comprenez, c'est venu d'un coup, comme ça. Je me levais le matin et j'écoutais les infos à la radio en prenant mon petit-déjeuner et, en entendant parler de tous ces morts et toute cette

misère à travers le monde, alors que je tartinais mon pain de mie chaud et mon café dans le micro-onde, et les pieds dans mes pantoufles, et le peignoir si doux... Et eux au Timor Occidental... Les avions qui tombent en flèche de temps en temps et moi avec tout le confort moderne et bien au chaud avec la pluie qui fait si simplement, si chaleureusement *plicplic* sur le toit alors que là-bas *boum boum* les bombes sur le Kosovo...”

Ils hochaient tous la tête sporadiquement en buvant mes paroles, comme si j’étais un attardé mental voulant expliquer ce qu’était un saut quantique. Tous, sauf Daniel qui raclait le fond du ramequin. Je repris ma respiration :

“Alors, alors... les premiers symptômes... Bref, mon café ne passait plus. Ça me coupait l’appétit. Ça me cassait pour la journée.

— Et pourquoi n’éteignais-tu pas la radio, tout simplement ?”, s’inquiéta Véronique.

J’évitai son regard. A chacun de ses mouvements sa micro-mini-jupette remontait dangereusement. J’avais honte des pensées qui me traversaient.

“J’ai essayé, mais cela me culpabilisait. Je me disais que je n’avais pas le droit d’être indifférent. Mac Luhan a dit que le monde est devenu un village, et puisque je crois sincèrement qu’on ne doit pas ignorer son voisin...

— Mon avis, intervint Bernard, c’est que tu intellectualises trop, tu lis trop et tu mélanges tout. Tu vois où ça te mène ?”

Véronique lui balança un coup de coude à son tour.

“Surtout que tu n’y es pour rien... Je veux dire, tout ça... la merde, partout. Ce n’est pas toi, Ladislas. Pas toi...

— Je sais, mais je ne me contrôlais plus.

— Travaille dans une oeuvre humanitaire, ça passera”, ricana Daniel.

— J’y ai pensé. Croyez-bien que j’ai mûrement réfléchi avant de consulter. Mais je me suis dit que ça serait exploiter la misère des autres pour me dégager moralement. Et... c’est sale non ?

— In-cu-ra-ble, gloussa Daniel, in-cu-ra-ble, comme moi avec les pistaches...”

Valérie le foudroya. Bernard tournait nerveusement sa paille dans son bloody-mary.

— Tu t’empoisonnes la vie, trancha Véronique en tirant sur sa jupe string. Moi, les infos j’écoute, et puis j’oublie. On ne peut pas prendre toute la misère du monde sur son dos, non ? Ca serait invivable. T’écoutes les calamités, après y’a les pubs, et c’est question suivante ! Chacun ses problèmes. Tu fixes tout... C’est inutile.”

Je soupirai.

“S’il n’y avait que la radio... Tiens la douche par exemple : j’en étais à économiser l’eau à cause du Sahel. Une semaine je mangeais peu à cause des famines -et je maigrissais- et l’autre je frôlais les indigestions par honte de gâcher. Au niveau du poids c’était le yoyo... Mon corps s’est mis à me faire horreur. Je n’osais plus me regarder dans la glace et j’avais l’impression que tout le monde me dévisageait comme si j’étais difforme. Et puis les petites lâchetés quotidiennes : les couleuvres que l’on avale au bureau pour gagner sa vie, les courbettes aux petits chefs, se faufiler dans la queue à la cafétéria... Ma situation, mes revenus... J’étais poisseux de honte. Je sentais en permanence un regard sur moi, le mien ou celui des autres qui me jugeait avec dégoût, impitoyablement.”

— T’es judéo-chrétien ou judéo-crétin ?”, pouffa Daniel.

Valérie le foudroya du regard.

“C’est tellement subjectif la honte !, dit-elle. Ce qui vaut pour l’un ne compte pas pour l’autre et ce qui est indécent aujourd’hui ne le sera plus demain ! Tu nous fait plutôt un excès de moralité...”

— Ca aussi j’y ai pensé. Moi ! Ringard ! J’en étais malade ! Ce qui a déclenché les crises...

— Des crises ? Des crises comment ?, s’étouffa Daniel dans une éruption de débris verts et amande qui atteignirent mes mocassins.

“Je ne peux pas le dire. C’est *vraiment* trop... *Vraiment*.”

— Bon, bon, nous n’insistons pas”, coupa Valérie dont la voix me parvint du sol. Elle ramassait ses perles sur le tapis.

“Si tu ne veux pas te confier à *tes* amis c’est que tu as *tes* raisons. Nous *comprenons*.”

Ils opinèrent tous du chef. Un ange passa. Je pensai à mon rôti qui allait brûler. Le repas, en plus, allait être déplorable. Je ne saurai bientôt plus où me mettre. Daniel réclama des pistaches puis hasarda, voyant nos mines défaits :

“Alors, vous ne savez pas ce que j’ai vu en Crête ?”

C’était certain, la soirée capotait. Ça moulinait, tournait en rond. Moi qui me faisais une fierté de réussir mes soirées ! J’avais tout gâché, j’étais lamentable. Ils n’auraient jamais plus envie de revenir.

Mes mains moites laissaient des auréoles sur l’accoudoir du fauteuil en cuir. *Du cuir alors qu’il y a des gens qui...*

“Bref, tu lui as raconté tout cela, à ton...hontologue ?”, recommença Valérie, embarrassée de tenir des pistaches d’une main et des perles en vrac de l’autre.

“Oui. Il m’a juré que ce n’était pas irrémédiable. Ce syndrome devenait courant. D’ailleurs la France manquerait de spécialistes tant les cas se multiplient.”

Daniel s’intéressa subitement à la conversation :

“Tu vois, c’est bien un phénomène de société, mon vieux Ladislas. *Ce n’est pas de ton ressort*. Ne le prend pas pour une tare personnelle. *Tu es victime d’un système*. J’ai bien dit : d’un système ! La télé, les journaux, les médias, les politiques : on nous intoxique ! On nous culpabilise sur notre prétendu bien-être ! Mais la vérité, c’est qu’ils s’en servent pour que l’on se tienne à carreau. Pendant ce temps-là, ils ont le pouvoir, l’argent et ils nous pressent comme des citrons. *T’es une victime*, Ladislas. Il ne faut pas t’accuser toi-même. Une victime !”

Il s’emportait, projetant des coquilles de pistaches à travers la pièce.

“On t’a programmé ! Conditionné ! Tiens, tu regardes beaucoup la télé ?

— Un peu, les reportages, les trucs culturels et les docus... Trop, c’est vrai. Je la regarde trop. Je sais bien...

— Et voilà. Et voilà le travail ! C’EST LES PIRES ! Les émissions culturelles c’est la mort du sens critique !

— Je sais, je ne devrais pas, dis-je honteux, mais...

— Crois-moi Ladislas, pendant que tu consultes ton honto machin...

— Hontologue.

— Oui, pendant que tu le consultes, tu ne penses pas à demander une augmentation ou je ne sais quoi d’autre... *C’est le sys-tème*, vieux. C’est un lobby ! Une conjuration ! Ça ne m’étonnerait pas que les psychiatres et les cliniques d’aliénés n’y soient pas partie prenante ! Ce n’est pas plus compliqué que ça ! Allez ramène-moi des pistaches et n’en parlons plus. Vous rebovez quelque chose les copains ?

— Mon hontologue, lui il dit que c'est dû à un... à un trauma. Un incident vécu dans mon enfance qui aurait ressurgi à cause d'une scène très honteuse ou très forte en émotion, mais vécue récemment.

— Je vois, c'est un freudien. Le trauma, la petite enfance, le vieux truc de la scène primitive : c'est du freudien ça. En fait, il appelle ça l'hontologie, mais 'est freudien. Classique, quoi.

— Ah bon ?”

J'étais confus de ne pas y avoir pensé.

“Oui, oui :freudien. Tu tripotes tes excréments ?”

Véronique sursauta dans sa micro-jupette.

“Bernard ! C'est d'un goût. Tu me fais honte....

— Ladislas a une adresse si tu veux, pouffa son mari.

— Vous avez trouvé ce qu'était ton... *ton trauma* ?

— Oui. Je me suis fait pincer en trichant lors d'une dictée à l'école. J'ai dû me balader dans la cour avec un panneau où était inscrit : *tricheur*.

— C'est rien ça, s'exclama Daniel, j'ai fait pareil pour rentrer à la Poste et puis regarde-moi, ça va.

— Tu t'es promené avec un panneau ?

— Non, j'ai triché.”

Véronique s'empara du bol à pistaches vide et y logea ses perles.

“Tu sais, cher mari, l'épluchage compulsif de pistaches c'est un geste maniaque, comme fumer ou se ronger les ongles. Si cela se trouve, tu es atteint toi aussi.”

Bernard dévorait sa paille. Il s'inquiéta :

“Qu'est-ce qui a réveillé le trauma ?

— Une situation récente complexe et difficile à assumer. Une sorte de problème cornélien qui m'est arrivé. Mais je ne préfère pas en parler ce soir. Je crains une crise.

— Nous ne saurons pas.

— Même à vous, je n'ose le dire...

Surtout pas vous, pensai-je, pris de remords.

De nouveau ils approuvèrent.

“Et le traitement ?”

Daniel venait de croquer dans une perle.

Discrètement, il la garda dans la main.

“Pour l'instant il s'est contenté de me passer quelques vidéos sur l'Afrique en m'expliquant que je n'y pouvais rien.”

Bernard s'est tourné vers sa femme, quêtant une approbation :

“Je vois où il veut en venir : thérapie par l'image. Quand Véronique et moi nous sommes allés au Caire, après avoir traversé le coin où les gens vivent sur la décharge, nous nous sentions un peu honteux à photographier cela de nos cars climatisés. Mais arrivés à l'hôtel, le fait de regarder à la télé un reportage sur le même endroit, ça nous a calmés. Il doit y avoir une explication. Freudienne, sans aucun doute...”

Tout le monde méditait ses paroles, quand Daniel s'est exclamé :

“Vous ne trouvez pas que ça sent le brûlé ?”

J'ai bondi dans la cuisine. Les filles m'ont suivi en se proposant de m'aider. La cuisine était envahie de fumée. Le rôti était carbonisé. J'ai ouvert la fenêtre pour aérer. Puis, j'ai fermé

laporte de la cuisine pour que l'odeur n'envahisse pas le salon. Daniel sur le canapé commençait à expliquer qu'en Crête il avait vu -de ses yeux, vu !- unpistachier.

La porte à peine fermée, les filles, chattes enjôleuses, vinrent se frotter impudiquement à moi. Toutes deux m'embrassant dans le cou ; leurs mains papillonnant.

"Tiens, donc, notre petit coquin a honte !, minaudèrent-elles. Nous, on sait ce qui a réveillé le trauma... nananana..."

De l'autre côté, j'entendais Bernard admettre avec agacement qu'il n'avait jamais vu de pistachier. Daniel exultait : lui, si. Et qui d'autre ici en avait déjà vu un ?

Je glissai une main sous chaque pull, comparant les seins de Véronique et de Valérie en faisant des grimaces pour les faire rire.

Et tant pis pour le rôti, tant pis pour les crises, tant pis pour les éruptions d'eczéma sur mon... Enfin, tant pis si je devais récolter vingt séances de plus. J'étais écarlate, mais c'était rudement bon.

Texte paru dans la revue Nouvelle Donne.

MA FEMME EST DANS LA CABINE

Ma femme me dit toujours : oui tu te traînes au chômage, tu n'obtiens rien de l'ANPE, tu te laisses toujours embobiner et mener en bateau. Dès que quelqu'un te parle d'une manière affirmée, tu te laisses balader, tu ne sais jamais faire reconnaître tes droits. Tu es trop influ-en-çable et les gens font de toi ce qu'ils veulent. Ton problème c'est que tu cèdes devant les arguments quels qu'ils soient et tu es une victime permanente de la persuasion.

Et lorsque ma femme affirme ça, je suis bien obligé de reconnaître qu'elle a raison.

Je ne sais plus quoi faire : à l'ANPE, ils me disent que je ne suis ni assez ceci, ni trop cela, pas du tout gnagnagna ou patatipatata. Alors évidemment, je dois reconnaître qu'ils n'ont pas tort et je perds mes moyens. Moralité, cela fait deux ans que je suis au chômage et je ne trouve pas de boulot. Ma femme me dit : *tu ne trouves pas de travail parce que les autres te disent que tu n'en trouves pas et tu crois qu'ils ont raison. Ils te persuadent que tu n'en trouveras pas, et du coup, tu n'en trouves pas.*

Et de fait, elle a raison ; son raisonnement se tient et même, il se vérifie, puisque du travail je n'en trouve pas. Heureusement qu'elle assure financièrement.

Jusqu'à lors elle était secrétaire chez Bardin Transports. Mais l'an dernier elle s'est faite virer pour une petite jeune plus fournie dans le bustier et surtout plus flexible, moins exigeante côté salaire. Mais elle a réagit et quand la fin de ses droits est arrivée, elle a tout de même continué à ramener des sous à la maison. Comment elle fait ? Je l'ignore. Et ça ça me travaille, d'autant qu'elle ne me dit rien.

C'est pourquoi je décide de la suivre discrètement. Et c'est en la pistant que je la vois entrer dans le sexshop. Devant la façade noire ornée de gros mots et de photos de filles dénudées, je me dis : c'est pas possible. Que fait-elle là ? Elle regarde des films porno ? Non, impossible : même les films gratuits du samedi soir à la télévision elle ne les regarde pas. Elle dit que c'est comme feuilleter un livre de cuisine quand il n'y a plus rien dans le réfrigérateur. Que fait-elle alors dans le sex-shop ? Elle s'achète un accessoire ? Un truc qu'elle veut m'offrir à mon anniversaire ? Un cadeau utile qui servirait à tous les deux ? Là encore, ce n'est sûrement pas ça. La seule fois où je l'ai vue entrer avec un accessoire dans notre lit -c'était avec une tapette tue-mouche et ça m'avait laissé songeur sur l'usage qu'elle allait en faire- il s'est avéré que ce n'était pas un accessoire au sens sex-shop : elle s'en est servi pour éliminer les moustiques dans la chambre et c'est tout.

Alors j'entre dans la boutique et je cherche ma femme des yeux, entre les présentoirs à revues et les étagères garnies d'appareils tous plus étonnants les uns que les autres tant à cause de leur couleur que de leur taille ou leur forme. Évidemment, ma femme a disparu. Il n'y a que des types avec les mains moites et le visage renfrogné qui se traînent entre les rayonnages. Alors je vais voir le vendeur et je lui demande s'il a vu passer une petite boulotte, brune en tailleur saumon avec un sac à main rouge. Il me répond :

— Vous voulez parler de Mélissa ? Elle est partie se changer pour le service.

Je lui réponds que ma femme se prénomme Jacqueline. Il me rétorque aussitôt :

— Oui, oui Mélissa. Une vraie pro. Vous devriez prendre un ticket, car elle est très demandée vu qu'on a qu'une seule cabine. Et elle va prendre son service d'une minute à l'autre.

Ce disant, il me tend un prospectus. Et là je lis *Peep Show - Hot hot hot !!! avec Mélissa la perverse qui innove sans cesse - imagination débridée et sensations hors du commun. Tarif*

spécial voyeurs, etc.

Je lui dis :

— Mais c'est ma femme, là sur le prospectus.

Mélissa à un air bizarre que je ne lui connais pas. Et surtout elle est nue et harnachée avec de drôles de trucs en dentelle rouge.

Ce disant, je suis résolu pour une fois à faire reconnaître mes droits, quoiqu'en pense Jacqueline sur ma présumée incapacité à le faire. Ou plutôt je suis d'autant plus résolu à faire reconnaître mes droits que pour une fois Jacqueline est impliquée dans cette reconnaissance particulière et présente de mes droits et que s'il y a bien une occasion de les faire reconnaître, mes droits, c'est là, ici et maintenant.

Alors j'insiste :

— Mais c'est dingue, mais c'est ma femme. Je la connais tout de même.

Et je lui montre la photo de nous que je garde en permanence dans mon portefeuille.

Le vendeur m'arrache le prospectus des mains et me foudroie du regard :

— C'est une réduction que tu veux, c'est ça ?

Je lui réponds que oui, car aussitôt j'ai compris que cette réduction inattendue devait faire partie de mes droits -ce que j'ignorais- et que le vendeur apparemment, lui, le sait. Et qu'il va céder.

Et je fais bien d'être exigeant, car il me fait subitement le ticket à 75 F au lieu de 100 F.

— Au fond je te comprends, qu'il m'avoue le serveur en me rendant la monnaie. Le spectacle tu dois déjà tellement le connaître... Aussi ça peut sembler logique que tu aies une réduction. Mais considère ça comme exceptionnel, car on a des charges et on ne pourrait pas accorder cela tout le temps et à tout le monde.

Là, je suis d'accord. Le type est persuasif.

N'empêche que si Mélissa, pardon Jacqueline, m'avait observé durant cette négociation, elle n'aurait pas pu dire que j'étais constamment incapable d'argumenter et de m'en tirer seul.

— Couloir de droite. Il y a déjà du monde.

J'avance vers le couloir de droite et là, passé la porte battante je tombe sur une file d'attente qui piétine dans l'obscurité. J'ai mon billet tarif réduit à la main et je suis tout ragailardi : j'ai fait reconnaître mes droits auprès du vendeur.

Toutefois, il n'y a pas de raison que je ne pousse pas le bouchon plus loin. Je remonte la file d'attente -unedizaine de types de tous aspects et tous âges- et j'approche du premier client qui patiente. Je lui montre mon billet tarif-réduit.

— C'est ma femme.

— Et alors ?

Et alors je réponds que je suis prioritaire, puisque c'est ma femme.

Le type m'observe d'un drôle d'air et il me dit :

— Si c'est ta femme alors le numéro tu le connais.

Je rétorque, *c'est bien possible que oui, ou alors que non*, en regrettant aussitôt ces paroles, car je ne veux pas qu'on m'annule ma réduction. Je ne dois pas combattre contre mon propre camp, tout de même. Ou contre mon détriment ; enfin ce genre de formule ; enfin vous voyez ce que je veux dire.

— Si tu connais le numéro, alors tu n'es pas pressé.

Je réfléchis : au fond ce type a peut-être bien raison. J'ai déjà eu une réduction, c'est inattendu, inespéré. Alors pourquoi vouloir être en plus prioritaire ?

— Alors si tu n'es pas pressé, qu'il me fait le type, prend la queue comme tout le monde. Je regarde mon billet avec la photo de Jacqueline nue dessus. Au fond, il a raison, cet homme. Je ne suis pas pressé et j'ai déjà bénéficié d'un tarif plus bas que lui. Mais cela ne fait aucunement de moi un type prioritaire. Alors je redescends la file d'attente et me place au bout. Je compte les types devant moi : ils sont huit. Huit fois dix minutes cela représente une heure vingt. Dans une heure vingt je pourrais rentrer dans la cabine du peep-show et voir en quoi consiste ce boulot de ma femme qui fait bouillir la marmite chez nous.

Mais ça fait à peine vingt minutes que j'attends -le grand black rôde près de la cabine avec sa serpillière qui pue le chlore prêt à intervenir entre chaque client – et j'en ai déjà marre. Alors je taille le bout de gras avec le gros qui est devant moi. Je lui raconte que c'est ma femme qui travaille là. Il me sourit et me demande :

— Ben pourquoi tu attends là si c'est ta femme ? Tu connais le numéro, non ?

Je lui avoue, hé bien, que oui -ou plutôt que non, je ne le connais pas.

— Ben pourquoi tu ne lui demandes pas de te le faire à la maison ? , qu'il insiste. Ca t'éviterait d'attendre ici.

Alors je regarde le gros type et je me suis dit : il a raison. C'est pourquoi je lui donne mon ticket : ça lui en fera deux.

Et je sors du sex-shop.

Dans la rue, en marchant, je réalise que j'ai perdu 75 francs. Je m'assieds sur un banc et je réfléchis à tous ces événements. Et je me dis : "toi, t'as encore merdé". Alors je me mets la tête dans les mains et j'entends déjà ma femme qui me dit, comme toujours, *ton problème c'est que tu cèdes devant les arguments quels qu'ils soient et tu es une victime permanente de la persuasion.*

Et je dois avouer qu'elle a raison.

Cette nouvelle est parue dans un recueil d'auteurs tiré confidentiellement et remis aux gagnants du concours de nouvelles amateur "3 Heures pour écrire" de l'association J.Presse en 1999.

LA DOUBLE COMPLÈTE AMÉRICAINE A CHEVAL

Pascal était vauté sur mon lit, les yeux rougis et le teint blanc-verdâtre. Son air habituel de poète maudit-fauché. Il déprimait depuis plusieurs jours. Cela me mettait dans un état dingue. J'aurais fait n'importe quoi pour l'aider.

Il avait remis sur le tapis le projet de crêperie-poésie.

“Je fais quoi pour la documentation ?, lui demandai-je. Je clique ?

— Il y a quoi, d'écrit, sur le site ?”, murmura-t-il de ce ton fragile qui me déchirait le coeur.

J'ânonnais, la voix rendue pâteuse par l'alcool.

“Montalivet est merveilleusement situé au bord de l'océan entre le Médoc et les Landes. Tous les plaisirs réunis dans un cadre de verdure et de pins exceptionnel : l'immensité de la plage, blonde à perte de vue, l'air du large et herbes folles, les promenades embaumées sur les sentiers de la forêt au milieu des aiguilles de pins et des écureuils. La côte atlantique séduit les parents et les enfants par son climat ensoleillé et tonique...”

— Laisse tomber ce baratin. Cherche des sites sur le naturisme. De là, tu dois tomber sur des sites de couples échangistes et de là tu vas bien finir par trouver les plages de Montalivet où ils se retrouvent.”

L'idée de Pascal était d'aller braquer les couples échangistes durant leurs ébats. On leur volerait fringues et cartes de crédit, autoradios ou même voitures. Quelques semaines de cette activité et pensait-il on aurait de quoi ouvrir sur Soulac une crêperie-lecture de poésie. Le type de l'agence immobilière nous demandait seulement quinze mille francs au black pour disposer d'un vieux local en retrait du front de mer. *“Ce n'est pas aux normes européennes pour les crêpes, disait-il, mais pour la poésie, ça fera vraiment avant-garde”.*

Pascal cherchait déjà des noms pour le menu. Une salée froment noir devait s'appeler par exemple la René Char : pommes de terre, andouille, lard, gras-double, viande hachée, oeuf dur et ail cru. Un peu bourratif, un peu lourd à digérer, mais Pascal trouvait que c'était bien dans le ton. *“On arrosera de caramel pour l'hermétisme et l'incongru”*, m'expliquait-il alors que je n'y comprenais rien. Mon truc à moi, c'est le Web et les bagnoles, pas la poésie. Mais c'était sans importance : le poète-lecteur-caissier-serveur, ce devait être lui. Je ne serai que cuistot-plongeur-sorteur des poubelles.

Pascal avait eu l'idée de braquer les couples libertins lors d'un passage à la maison d'arrêt de Bordeaux. Les tuyaux lui avaient été donnés par un type jaloux qui n'avait essayé l'échangisme qu'une seule fois, et qui du coup allait passer à l'onanisme pour quelques temps. Il n'avait pas supporté d'entendre gémir sa femme dans les bras d'un jeune motard alors que lui s'essouffait avec la copine format catcheuse du même. Et avait esquiné sa légitime de retour à la maison.

Je lançai le logiciel sur “nudisme et naturisme” et très vite, en suivant quelques liens je tombai en effet sur les sites de Paul et Virginie, de Roméo et Juliette. Il y avait aussi Daphnis et Chloé, Tristant et Yseult, Astrée et Céladon...

“Doit y avoir des gens connus. remarquai-je. Des prénoms me disent quelque chose...”

Des photographies amateurs montraient les couples en pleins ébats, dans diverses positions et spécialités de monsieur ou de madame. Rien que de très habituel, sauf qu'ils étaient plus gras que des acteurs pornos. Ils faisaient ça comme tout le monde, rien d'extraordinaire là-dedans, mais ils tenaient bizarrement à le montrer aux autres. Ils souhaitaient que d'autres couples les contactent. Je ne saisisais pas l'avantage qu'il y a à se taper la femme d'un

autre, si celui-ci est d'accord. Ça retire tout intérêt. Les gens n'ont plus l'esprit sportif.

Une page Web recensait les plages naturistes "coquines".

"Tu te rends compte ? S'ils disent oui à tous les couples qui les contactent, ils n'arrêtent pas. Et le temps pour faire les courses, tondre la pelouse, ils le trouvent où ?"

"Si ça s'appelle échangeisme, ce n'est pas pour rien. Ils doivent aussi échanger des coups de mains. Bon, tu trouves ?"

"Les itinéraires pour leurs plages sont dans la rubrique "cul nu"..."

— Logique.

— *Venir tôt le matin ou en début de soirée, précisent-ils*."

Pascal tira sur son joint. Il souriait à travers le nuage bleuté.

"Il est seize heures. On s'en roule encore un ou deux et on y va ?"

Après avoir fracturé les deux voitures garées en lisière du bois et fait main basse sur un maigre butin -un autoradio planqué sous le siège arrière et une veste en cuir dans le coffre- nous avions louvoyé entre les rochers jusqu'à tomber sur un quatuor lubrique.

Deux blondes maigrelettes rivalisaient de contorsions avec deux barbous sportifs, type surfeurs sans marque du maillot et le culte du corps affiché par les carrés de chocolat des abdominaux. Les couples changeaient sans cesse de position, sans se décider pour une seule, à croire qu'ils en voulaient pour leur argent, comme des consommateurs modernes avisés. A quelques pas, dans la lumière dorée du crépuscule on distinguait un petit tas de fringues et des sacs de plage.

"Alors on y va ? fis-je à Pascal. Tu te dégonfles ?"

Il avait les yeux dans le vague.

"Tu sais, si je fais ça, fit-il la gorge apparemment serrée. C'est d'abord pour la poésie.

— Sûr !", ai-je grogné pour le rassurer.

"... Faut pas me prendre pour un malade..."

— Qu'est ce que tu vas t'imaginer ? Bon, faut pas traîner. Les types sont costauds. Vaut mieux les surprendre pendant qu'ils sont occupés.

— Ces gens seront notre premier gain. Grâce à eux, on pourra peut-être s'offrir le bar ou le micro pour les lectures, ou l'estrade..."

— On décidera de tout ça peut-être après...", fis-je en prenant garde de ne pas trop le brusquer.

Son regard s'illuminait.

"En leur souvenir, la salée froment noir Charles Bukowski sera une double américaine complète à cheval : quatre oeufs au plat, deux saucisses et une louche de purée..."

— Pascal ! fis-je, impatient. Faut y aller..."

Il s'interrompit et me considéra tendrement comme lorsque nous nous étions aimés la première fois dans notre cellule, à Fleury.

"Tu t'en tapes de la poésie, toi hein ?"

— Ce que je veux, c'est ton bonheur".

Il sourit en m'adressant un clin d'oeil.

"T'es vraiment un mec bien", souffla-t-il.

Il se releva tout en faisant rouler la batte de base-ball dans sa main et attaqua le talus d'un pied ferme. Je le suivis en cherchant quel nom sympa on pourrait donner à notre petit commerce.

Texte paru dans L'Express le 17 août 2000.

LE PARTENAIRE CULTUREL

J'étais dans mon bureau au Centre Culturel municipal en train de m'échiner à caser dans ma programmation la troupe de théâtre imposée par la mairie entre un groupe de joueurs de piano granitique ouzbeks et un one man show de jongleurs de bulles de savon, quand l'homme en costard à ouvert la porte d'un grand coup de pompe bicolore. Les murs en ont tremblé. Sous le choc, la photo du maire tenue par un ruban adhésif jauni par la poussière et la nicotine s'est détachée. Elle est tombée sur mes piles de rapports d'activité pourrissants et jamais lus par leurs destinataires municipaux. Le type est entré, cigare éteint à la bouche et Borsalino de travers. Derrière lui chaloupait une blondasse grassouillette avec du rouge à lèvres sur les dents.

Merde c'est le mécène et sa *Dir de Comm*, ai-je pensé en grimaçant. Mon ulcère venait soudain de se réveiller.

"Salut le dirlo. Ça marche le culturel ?", a-t-il lancé

avec un regard ironique. "Toujours autant de budget pour promouvoir les jeunes artistes ?"

Pas cinq secondes qu'ils venaient de faire irruption et déjà ils avaient envahi l'espace. Le parfum de la pétasse était aussitôt devenu entêtant et l'homme avait déjà tiré le fauteuil décati pour poser ses pieds sur le rebord de mon bureau.

"J'attends des subventions", ai-je fait mi-figue mi-raisin.

Il a ricané en regardant la blonde, puis a lancé son chapeau sur le perroquet.

"Alors on tombe bien. Figure-toi que mes amis du Crédit Omnipotent et moi, on a décidé de t'aider pour une nouvelle opération culturelle."

Le Crédit Omnipotent, c'était une sorte de banque du genre Mont de Piété à taux ultra-usuraires. On racontait pis que pendre sur leur compte et depuis quelques temps ils essayaient de se racheter une virginité. Il a plongé la main dans sa poche revolver et en a sorti une épaisse liasse de billets crasseux. Elle s'est écrasée sur mon bureau avec un bruit mou.

"Voilà une patate et demie. C'est de la fraîche. Tu peux recompter. Tu mets au bout de ce que te lâche la mairie et avec le total, tu vas me dégouter un concert de musique classique qui va nous permettre d'inviter des bons clients à nous. Des petits gars qui n'y connaissent que dalle mais qui aiment bien avoir des soirées comme des notables."

J'ai hésité, puis j'ai tendu la main en soupirant, attiré bien malgré moi. C'était exactement ce qu'il me manquait pour faire venir un orchestre de musique de chambre repéré récemment. Ça devait me coûter 80 000 balles et j'étais un peu court.

Mais j'ai eu comme un sursaut :

"Je ne peux pas accepter du fric comme ça", ai-je fait mollement, davantage pour respecter les usages et ne pas trop me faire horreur. à moi-même "Il faut une délibération du conseil municipal, et puis..."

— T'inquiète. Ce sont des amis à nous aussi. Et puis si t'as du mal pour blanchir tout ça, t'as qu'à te trouver une association intermédiaire pour payer tes musicos. On est dans une époque souple, pour les charges..."

J'ai acquiescé en soupirant.

"Le mécénat, on connaît toutes les combines. Demande-moi si t'as des doutes ou t'as besoin de conseils...", a-t-il ajouté en crachant dans ma poubelle. "Betty, explique-lui ce qu'on veut en échange de notre générosité désintéressée."

La grosse blonde a ricané en tremblotant comme une gélatine. Elle s'est remballé un sein qui allait jaillir de son bustier lamé.

“En échange de notre soutien au développement culturel, le Crédit Omnipotent aimerait bénéficier de 150 places gratuites que nous allons délivrer à nos clients.

— Mais les places sont à cent francs, fis-je interloqué par le culot de la *Dir de Comm*. Si vous achetiez un lot de 150 places au prix réduit de 60F, cela ne vous coûterait que neuf mille francs... Du coup, je ne gagne que six mille...”

Le mécène s'est levé d'un bond. Il m'a empoigné par le col et m'a soulevé de la chaise.

“Qu'est ce que t'as ? T'as des éruptions de service public ? On t'amène du fric sur un plateau pour t'aider et tu pleures misère ? Tu fais l'ingrat maintenant ?”

Il m'a violemment rejeté. Ma chaise s'est effondrée sous moi. Deux ans que je demandais qu'on me renouvelle le mobilier. La mairie allait bien reconnaître cette fois que je ne pourrais pas continuer en bossant debout. Je me suis relevé en m'époussetant. J'avais besoin de liquidités, c'est vrai. Mais est-ce que j'avais vraiment le choix ?

“Ce n'est pas tout, a continué la blonde. Vous allez imprimer des programmes à 12 000 exemplaires. On veut du papier souple mais correct format 21x29,7 avec photo du chef d'orchestre. Le logo du Crédit Omnipotent en couleur à l'horizontale de la moitié du 21x29,7. Après photocopie réalisée par le théâtre du texte du concert sur trois pages 21x29,7 et pliure du document le chef logo couleur apparaîtra en quatrième de couverture. Bon, et puis il faut marquer en gros sur la première page “Avec le Mécénat Musical du Crédit Omnipotent” entièrement en capitales en oubliant pas les accents aigus sur Mécénat et Crédit comme cela a été fait l'an dernier”.

Je ne comprenais rien à son charabia. Faut dire qu'ils enrôlaient toujours des filles un peu limite pour ce genre de job. Mais je savais ce qu'elle voulait : un programme sur lequel le nom du Crédit Omnipotent serait plus gros que celui des artistes. La revendication classique.

“Tu me prévois aussi un buffet pour nos chers invités, OK ! Pas un truc sauciflard et crevettes nazes. Du coloré et de l'exotique. Faut que ça fasse riche. En général nos invités sont des soiffards et du genre à piquer les cendriers, mais c'est pas pour ça qu'il faut les maltraiter surtout que les deux tiers auront pas vraiment choisi d'être là. Faudra qu'ils puissent discuter avec les artistes et même si tes baladins sont crevés après les trois heures de concert...”

— Ben voyons...”

Là, c'était trop. Leurs exigences devenaient chaque fois plus importantes. Là, ils venaient de passer le point limite. J'ai repoussé la liasse de billets sur le bureau.

Il a plissé des yeux en faisant craquer ses phalanges d'un air menaçant.

“Quoi encore ? Tu veux pas de mon blé ? Me dis pas que tu préfères toucher de la DRAC, de l'ONDA ou du Conseil Général... Ils paient aussi cash que nous, maintenant ?”

J'ai remué négativement la tête.

“J'aime pas le sponsoring, c'est tout. Bientôt faudra mettre des casquettes, des tee-shirts et des autocollants sur les musiciens. Allez vous faire foutre, vous et votre image de marque...”

Il a blêmi, m'a longuement dévisagé avec les mâchoires crispées puis a claqué des doigts.

“Betty, explique au monsieur dans quel monde il vit. Je crois qu'il n'a pas compris.”

La blonde s'est lissé le rouge à lèvres d'un doigt boudiné. Ses incisives extraordinairement pointues renvoyaient des éclats carnassiers.

“On est pas des sponsors, monsieur le directeur de centre culturel municipal. Attention à ce

que vous dites, quand même... On est des *partenaires*, faudrait pas confondre. Si on n'est pas là, vous n'arriverez pas à faire tourner vos saltimbanques, dont tout le monde se contrefiche."

Tout ce qu'elle me disait, je le savais. Mais je ne sais pas pourquoi, ce jour-là, il ne fallait pas pousser le bouchon trop loin. J'ai contourné mon bureau et je suis allé leur ouvrir la porte.

"Cassez-vous. Vous n'êtes que des marchands. Vous voulez vous placer au même niveau que les institutions, mais tout ce que vous voulez, c'est vendre votre salade. Allez, dehors !"

Le type un moment a fouiné dans sa veste et je m'attendais à ce qu'il en sorte un flingue. Mais il s'est simplement levé et a dirigé la blonde vers la porte d'une claque sur les fesses.

"On se reverra. Mes amis et moi, on n'aime pas trop qu'on nous résiste... Tu sais, tu pourras pas tenir longtemps. Réfléchis bien..."

Je n'ai rien répondu. J'ai refermé la porte et je suis allé ouvrir la fenêtre pour chasser l'odeur du parfum de la *Dir de Comm*. Les bruits de la rue m'ont sauté au visage. Je me suis accoudé sur le garde-fou, nauséux.

Je ne savais pas combien de temps j'allais encore pouvoir tenir. A tout moment des bandes de mécènes pouvaient débouler dans le Centre Culturel pour y perpétrer leur racket organisé. Mais ça prenait des proportions inquiétantes. En vérité, c'était comme un siège. De l'autre côté de la rue des ouvriers posaient un gigantesque panneau tandis que manoeuvraient des bulldozers sur le terrain vague. Un multiplex, financé par le Crédit Omnipotent, allait ouvrir l'année suivante.

Texte paru dans la revue TTC (revue de la caisse maladie des intermittents du spectacle).

CARAMBOUILLE

Le nid-de-poule tira un gémissement aux amortisseurs moribonds de ma camionnette ; laquelle raclait horriblement la terre, les pierres et les racines du chemin défoncé depuis près d'une demi-heure. La ferme du baba n'était plus qu'à environ un kilomètre,

perdue dans les prés. Je remuais le volant au jugé à cause de la faiblesse des phares, et en espérant que cette satanée bagnole n'allait pas nous lâcher en plein bocage. Je me voyais mal bloqué à deux heures du matin avec 200 kilos de fumier, un arpète décérébré et une camionnette inutilisable.

Mon aide -l'embauche avait eu lieu au pub quelques heures plus tôt - poussa un cri.

— Que se passe-t-il ?

— Ma cigarette, à cause du nid-de-poule. L'était tombée entre mes jambes. J'suis cramé.

— Tu ne pouvais pas réagir plus tôt ?

— Je sentais bien qu'en tirant dessus il n'y avait plus rien qui venait. Mais je pouvais pas savoir que je ne l'avais plus à la bouche. Fait plus noir que dans le trou du...

— On arrive, fis-je pour ne pas en entendre davantage.

La silhouette de la bicoque du baba se devinait au bout du chemin. Le barbu avait laissé sa loupote allumée au-dessus de sa porte. Il nous attendait, comme chaque dernier dimanche du mois.

— L'a des tuiles blanches ?, demanda Antoine qui venait pour la première fois.

— Nan, c'est une bâche, expliquai-je. Ça fait cinq ans qu'il doit refaire son toit mais il n'a pas les moyens de le terminer. Ça ne paie pas vraiment, le légume bio.

— Pourtant il te rachète le fumier sacrément cher. J'en reviens pas d'une combine pareille.

— C'est bien pour ça qu'il s'en sort pas, cet abruti, commentai-je en pouffant.

Je garai la voiture devant la baraque, descendis et récupérai un gros caillou près du bac à compost et le plaçai sous une roue de la camionnette.

Antoine cogna à la porte.

— L'a dû s'endormir. Sait pourtant qu'on vient tu m'as dit.

— Tape trois coups brefs et trois coups longs. Depuis qu'il a la répression de l'hygiène aux fesses il est super-prudent.

Antoine s'exécuta. La porte de bois s'entrouvrit en grinçant après de nombreux bruits de chaîne et de ferraille.

Une tête de Père Noël rougeaud apparut.

— Ben oui. N'a fait le code secret, se rengorgea Antoine que l'exotisme de la situation émoustillait.

Le baba sortit de sa maison, le fusil à la main.

— Excusez-moi. Mais depuis que la maréchaussée m'assaille et que les suppôts de la République cherchent à me trousser, je redouble de vigilance.

Il sentait le besoin de se justifier à chaque livraison, mon client. Abondamment barbu, un pantalon informe et une chemise de laine à même la peau, pieds nus crasseux dans des sandales en cuir comme on en voit plus que chez les pacifistes allemands,

Athanase de Villermain, fils d'une grande famille de faux nobles de l'industrie papetière, héritier quasi déchu et brebis galeuse et rebelle du gotha parisien, me tendit sa grosse main

aux ongles rongés.

— Salut.

Je la serrai en désignant d'un signe de tête la camionnette.

— 300 kilos, ce soir. Bonne pioche. Je te fais le tout à 2000 F. On décharge où ?

Le baba hocha la tête, satisfait. J'aurais pu lui dire "deux tonnes" que ça aurait été pareil. Ce type avait tellement de soucis avec sa survie dans le légume bio, et une telle naïveté en la nature humaine, qu'il ne cherchait pas à savoir si la camionnette pouvait transporter plus d'une caisse de pinard sans s'effondrer.

— Là-bas, vers le cabanon. Je vais l'étendre demain.

Je fis un signe à Antoine qui ouvrit les portes arrière du véhicule et partit s'enquérir d'une brouette et d'une fourche.

— Il est clean ? demanda mon client.

Comprenant qu'il ne parlait pas d'Antoine, je l'assurai qu'il n'y avait pas plus clean que mon fumier du jour. Du top quality, riche en minéraux, riche en pouvoir fertilisant, riche en tout ce qu'il veut sauf pesticides, nitrates, matières plastiques... Il s'effrite à la main que s'en est un plaisir... Bien aéré. Un dégagement de méthane totalement contrôlé. Tout est aux normes. Enfin je lui ai ressorti mon baratin.

— Et d'où vient-il ?

— Mon fournisseur habituel. T'imagines pas que je vais te donner mon adresse en or. Tu ne veux pas que je tue mon petit commerce, tout de même ?

Je n'allais surtout pas lui dire que c'était du fumier volé dans un pré à dix bornes de là et que d'ailleurs j'avais de plus en plus de mal à trouver de nouveaux tas.

— Parfait, parfait, fit-il. Mais pourquoi faut-il toujours que vous m'amenez ça à des heures indues ? Pour moi le lendemain c'est dur...

— Ah, c'est dur pour tout le monde, et je sais que la terre est basse, même chez les bios, mais qu'est-ce que tu veux ? C'est le fournisseur. Il dit que la Lune a de l'influence. Tu sais bien, je t'ai passé ce vieux numéro de Rustica où ils en parlent. Un fumier charrié en plein jour et t'y perds en vertus à cause des infrarouges.

Il haussa les épaules, fataliste. Antoine plus loin charriait en grognant la brouette dont la roue grinçait. Hon-hon scrouic-scrouic.

— Ce soir, j'ai pas les deux mille francs.

— Pardon ? Attends, on décharge pas, nous...

Le barbu fit quelques pas et alla s'asseoir en gémissant sur un bloc de pierre. Il paraissait que ce type avait vingt-quatre ans. On lui en donnait quarante-cinq.

La vie au grand air, ça les abîme, les fins de lignées nobiliaires. Et puis si ça se trouvait il mangeait sa propre production.

— Je n'ai momentanément plus d'argent. Pouvez-vous me concéder un crédit ?

— Que s'est-il passé ? , fis-je, impatient, en me demandant quelle décision prendre.

— Je n'ai pas obtenu le label, à cause des vers dans les poireaux. Et je pensais tripler mes ventes lors du salon "Nature Douce et Généreuse" avec ce label. Mais voilà... je n'ai rien vendu et...

Je m'approchai de lui.

— Mon pauvre Athanase. Avec le fumier que je te cède, pas de label ? Je ne peux pas le croire. Demande de l'argent à ta famille.

Il se raidit.

— Ça jamais. Dépendre de ces pollueurs ! Plutôt mourir.

Je sortis une cigarette. Il la refusa.

— Merci. Trop d'adjuvants.

— Bien sûr, fis-je.

Je tirai deux trois bouffées en savourant les hon-hon scrouic-scrouic d'Antoine. J'avais bien fait d'embaucher cet abruti pour trois fois rien. Cette nuit, je me sentais bizarrement sur la voie de la réussite financière. Cette humeur me fit compatir. Et une idée me vint.

— Écoute, puisqu'on est entre petits entrepreneurs,

Athanase, je vais me permettre de te donner un conseil. Tu vois, moi je ne suis que ton fournisseur. Tu commandes, tu paies, le client est roi. Je ne discute pas, mais à ta place, je changerai de méthodes. Aujourd'hui, faut viser haut. Faut di-ver-si-fier. Faut se donner les atouts technologiques pour pénétrer de nouveaux marchés et avoir des produits à proposer qui soient zéro défaut. Aujourd'hui les gens respirent du diesel sous des nuages de centrales nucléaires polonaises, mais veulent du poulet élevé comme au Moyen-Âge, en étant prêts à le payer cinq fois plus cher. Faut que tu engraises tes légumes avec quelque chose de plus efficace.

Il renifla bruyamment, puis avala.

— Vous croyez ? Et que pourrais-je faire d'autre ?

Cette terre est ingrate. Si vous avez une solution, faites-moi signe.

— J'en ai une.

Il plissa des yeux.

— Laquelle ?

— Crottin.

Un rictus amer déforma sa bouche.

— Je sais bien. Ça serait l'idéal. J'en rêve. Un beau crottin frais, bien moulu. J'aurais des légumes si beaux que c'est certain, ce satané label, je le décrocherai. Je me suis renseigné. Mais avec mes maigres bénéfices je ne pourrais à la limite que m'offrir leurs derniers trucs, là, le crottin de synthèse lyophilisé. Le jury de "Nature Douce et Généreuse" ne serait pas d'accord. Et du crottin de synthèse pour faire du bio, je me dis qu'il y a problème. Même sans être puriste...

Je ménageais mon effet.

— Moi, je peux te dépanner. Et pour pas trop cher.

Il sourit tristement.

- Tu vois mon associé, Antoine ? Il travaille au Haras National de Lamballe. Homme à tout faire et accessoirement livreur chez les Anglais du "Potager Céleste". Eux, ils ont eu le label. En parlant de ses concurrents richissimes, je savais que je marquais un point. Il était captivé.

— Ils font venir du crottin des haras de Mongolie...

Celui de Lamballe, il n'est pas assez dense, à ce qu'il paraît, rétorqua-t-il.

— Mais non, pauvre ! Avec tout ce que leur livre Antoine, j'imagine que c'est celui de Lamballe est majoritairement utilisé chez eux. Le crottin de Mongolie, c'est la touche attrape-couillons. Comme ces chefs de cuisine qui vont cueillir des herbes sauvages dans la montagne alors qu'ils les mélangent à des packs de sauce surgelés.

— Vous croyez que celui de Lamballe est très bon ?

— Attends.

Je me levai et m'approchai d'Antoine. Il posa sa fourche et s'essuya le front du revers de la manche. Malgré la fraîcheur de la nuit, décharger le fumier sans avoir un coup de chaud, c'est vraiment un truc de pro.

— Antoine. Tu te souviens quand tu bossais sur les marchés, à vendre tes ouvre-boîtes ? T'avais un baratin d'enfer, et c'est peut-être même ton seul talent. Alors tu vas voir notre ami barbu bio là, et tu lui vantes les vertus du Haras de Lamballe.

Antoine me regarda d'un air incompréhensif. Il se frotta les mains sur son pantalon.

— D'ac !... Toi le chef... Mais tu m'expliqueras... ?

— Vas-y. Faut qu'il soit persuadé que le Haras de Lamballe, c'est le meilleur coin du monde.

Je suivis Antoine. Celui-ci alluma une cigarette et commença son baratin en fixant Athanase dans les yeux. Je consultai ma montre, il était trois heures et demi. Mais bon, de nos jours on serait prêt à tout pour conquérir de nouveaux marchés.

— C'est simple, c'est le plus beau haras de France. Il remonte à 1825, et on a mis deux siècles pour le construire. Aujourd'hui y'a soixante-sept étalons de neuf races différentes.

C'est pour les éleveurs des Côtes d'Armor et du Nord Finistère.

— Vas-y fais-le rêver, murmurai-je à Antoine.

Celui-ci s'échauffa. En un instant, il fit apparaître la ronde des chevaux, des sulkys et des calèches dans la cour. Les types vêtus de leur uniforme d'apparat stoïques dans la poussière soulevée par le trot ; le bruit des cavalcades et l'odeur des sabots brûlés par le forgeron ; les rires des gamins des cours d'équitation et le roucoulement des pigeons perchés sur les bâtisses de pierre et de brique. Parti dans un baratin incroyable, Antoine évoqua la collection d'attelages du XIXe siècle, la sellerie d'honneur, les harnais de parade... Tout y passa, même si le vocabulaire était souvent bizarroïde. Il expliqua même longuement comment l'étalon se coltinait un mannequin, le labo de surgélation et l'envoi des paillettes de sperme aux juments en chaleur partout en Europe. Il avait dû lire un prospectus et comme tous les idiots, le mémoriser

sans tout comprendre. je ne voyais pas d'autres explications.

Au bout d'une demi-heure, ramolli par l'heure tardive et plutôt saoulé, le bioman balbutia :

— Mais le crottin, il est comment le crottin ?

Antoine qui fatiguait aussi, me consulta du regard. Je hochai la tête.

— Y'a pas plus bon que le crottin de Lamballe, vieux. Tu verrais comme il sent bon et qu'il est moulu, c'est du savoir-faire de tradition française, ça, parole ! Les étalons sont nourris avec ce qu'il y a de meilleur.

J'intervins, intimant de la main à Antoine de se taire. Il fallait conclure.

— Tiens, je te demande : entre du crottin d'un foal top price à Deauville ou celui d'un stake winner et celui de la vieille carne purulente de la ferme des Poutiers, t'aurais confiance dans lequel ?

Athanase bailla, avachi sur son fusil.

— Ben, celui du champion.

Antoine se tapa dans les mains.

— Ben voilà.

Je me rasseyais près du barbu.

— Alors, t'es convaincu ?

Il sortit son portefeuille de la poche de son pantalon élimée et en tira quatre biftons de cinq cents, qu'il me tendit sans rechigner.

— Pour aujourd'hui. Tu peux m'avoir le crottin quand ?

La vache. Et tout à l'heure il pleurait misère. A tout les coups sa famille l'aidait, quoi qu'il en dise. Ils devaient avoir pitié de l'idéaliste retour à la nature.

— Le crottin, c'est le triple.

Il sursauta, puis se mordit la lèvre.

— Il me faut absolument le label. Alors c'est OK...

— Tope-là alors.

Dans la camionnette, sur le chemin du retour, Antoine me demanda pourquoi il avait dû parler du haras. Je lui expliquai la situation. Il me fallait une cargaison de crottin 100% national pur Lamballe rapidement. Ou quelque chose de similaire.

— Je lui ai dit que t'étais chauffeur là-bas, que tu livrais les Anglais.

— Dis pas ça à l'ANPE, y vont me couper ma paye.

Mais comment tu vas faire ?

— Faut que je réfléchisse. Soit je fais comme les dealers de drogue, je me procure du Lamballe pur et je le coupe avec du crottin ordinaire. Soit je tente le coup et je lui refile directement de l'ordinaire.

Antoine rumina ces informations, ce qui lui prit un certain temps.

— C'est pas très sympa de lui dire que Lili la jument de mon oncle est une vieille carne purulente, geignit-il.

Je l'aime bien. L'ai monté quand j'étais gosse.

— Elle pue, elle est quasi-aveugle, percluse de rhumatismes et crottée, mais je l'aime bien ta jument, fis-je pour le consoler. Et je vais même te dire à quel point je l'aime... Dès demain matin je lui achète ce qu'il y a de mieux comme foin, avoine et tout le bataclan. Ca va être Noël tous les jours dans l'étable et sans le boeuf ni l'âne ni le petit Jésus. Juste le réveillon perpétuel. Elle n'aura jamais aussi bien mangé, ta Lili. La fin de sa vie va être inespérée. Elle ne va pas en croire ses yeux chassieux pleins de tics et de mouches.

Le chemin de terre déboucha sur la départementale. J'actionnai le clignotant.

— Mais elle a intérêt à me faire des trucs moulés comme jamais. Et pas qu'un peu, précisai-je.

— Je ne comprends pas, marmonna Antoine. Cinq heures. Le soleil commençait à poindre. Les perspectives d'avenir me filaient une pêche d'enfer.

Tout s'emboîtait miraculeusement. L'embauche d'Antoine sur un coup de tête s'avérait être un coup de génie. Le barbu qui était vraiment trop abruti à force de biner ses salades. Le bio, c'était vraiment le bon créneau. Qui disait que l'époque était dure pour la petite entreprise ?

Accélération, j'essayai de graver l'image de la lumière rasante filtrée par la brume s'élevant des près. Afin que plus tard, lorsque je serai riche, je me souvienne de mes modestes débuts.

Texte paru dans un recueil au tirage très limité lors du festival de Lamballe 1998.

LE BUREAU DE LA CONSOMMATION D'UTILITÉ PUBLIQUE (BCUP)

La route nationale, comme toujours, était complètement encombrée. La file d'autos surchauffées par la chaleur implacable du soleil, accentuée par le macadam et le béton environnants, était à l'arrêt. Je lisais distraitement les innombrables panneaux publicitaires qui ornaient le bord de cette voie surchargée d'entrepôts en essayant d'oublier qu'au bout de sept ans de chômage, on ne me considérait toujours pas assez mûr pour faire même un petit boulot de vendeur de cuisines aménagées.

Insuffisamment agressif, m' avait répondu le directeur du stock personnel. Un jeune hâbleur titulaire d' un bac de recrutement (probablement sous-payé, soit dit en passant). Le chauffeur de la voiture qui était devant moi vint en courant frapper à ma vitre.

— Vite, dit-il, fuyez. C'est un barrage des cheminées Richard Le Schroff. Encore un de leurs putschs promotion !

Sans faire ni une ni deux, j'ai enclenché la marche arrière et, coup de chance, j'ai pu me faufiler dans une allée adjacente entre l'entrepôt de matelas et le hangar aux chaussures. Je fis un grand signe de remerciement à l'adresse de mon sauveur. Si j'avais été pris dans le barrage, je n'y aurais pas coupé. Les vendeurs de Le Schroff m'auraient attribué une cheminée supplémentaire. Ce n'était pas le moment : le lendemain l'inspecteur du Bureau de la Consommation d'Utilité Publique (BCUP) venait contrôler l'appartement et faire le point sur mon dossier. Je craignais déjà qu'il ne me forçât à prendre un cinquième meuble à téléphone. Alors une quatrième cheminée dans notre F3 déjà bien rempli, pensez ! (De plus, je le savais par expérience, se faire prendre dans un barrage sans sa carte de fidélité pouvait coûter cher : j'ai dû signer une fois en guise de pénalité pour deux bars en rotin chez Pierrette Export). Arrivé chez nous, je trouvai Rachel surexcitée.

Elle me révéla d'un souffle :

— Tu ne sais pas ce qu'ils ont fait les Michalski ? Hé bien, ils se sont fait livrer quatre canapés pleine peau cet après-midi !

— Quels fayots ceux-là, dis-je agacé en contemplant le peu d'espace qui nous restait pour évoluer dans l'appartement.

— Ça, c'est parce que l'inspecteur du BCUP vient demain. Cet abruti de Michalski est prêt à faire n'importe quoi pour toucher davantage d' allocations.

Depuis que la crise s'était aggravée, et le chômage itou, la banlieue était devenue quelque peu difficile à vivre. Elle s'était d'abord enlaidie avec les innombrables entrepôts commerciaux le long des routes, bâtiments accompagnés de leurs grappes de panneaux criards.

Ensuite le législateur avait introduit la notion de consommation obligatoire et d'utilité publique pour les zones en déficit d'achats. La loi soumettait le montant des allocations chômage à la hauteur de l'effort d'achat de chacun selon un système assez compliqué de quotas. Une idée louable d'où surgirent finalement quelques effets pervers. Certes, des emplois avaient bien été créés aux environs grâce à ce système d'achats civiques, mais les entrepôts cernaient maintenant nos immeubles : salons-cuir, cuisines, salles de bain, chaussures, bazar, vêtements dégriffés, bricolage. Quant aux logements, jugez plutôt : nous avons dans notre F3 trois cheminées, quatre salons cuir, cinq télévisions, deux cuisines aménagées. Tous acquis en contre-partie de mes sept ans d'allocations. Nos canapés étaient empilés les uns sur les autres, obstruant une de nos fenêtres.

- Comment font-ils pour stocker quatre canapés de plus ? dis-je, tout de même épaté.
- Je suis certaine qu'ils les démontent et qu'elle récupère le cuir pour faire des sacs à main qu'elle revend, reprit Rachel outrée par les pratiques des voisins. Elle a des sacs hideux, marron ou noirs.

C'est étrange.

— S'ils se font piéger pour usure accélérée, ça va chauffer pour eux. On ne plaisante pas avec le ministère du Chômage. Rachel haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Et tu n'as pas tout vu, souffla-t-elle en me tendant un carton. Nous étions convoqués pour l'anniversaire de la jardinerie et devons retirer la tondeuse qui nous avait été attribuée. Le document de crédit gratuit était rempli. Nous n'avions qu'à signer.

— Je ne comprends pas. Nous avons déjà été convoqués à l'anniversaire de la semaine dernière.

— Tu sais, parfois j'ai l'impression que le système s'emballe, lança ma femme en désignant d'un geste las le scarificateur à gazon qui trônait derrière le réverbère de jardin dans le couloir. J'appréhende l'inspection, car s'ils te baissent tes allocations nous ne pourrons plus payer et, au contraire, si on est obligés d'augmenter notre consommation on ne tiendra plus dans l'appart'. - Une fois l'inspecteur du BCUP m'a

dit : "C'est un choix, fallait pas vivre en banlieue, là où il n'y a pas de travail." Je lui répondis qu'à Paris ils étaient pas obligés de consommer comme ça. Alors il est parti sur un discours expliquant que la réussite sociale se mesurait de nos jours à la superficie qu'on avait pour vivre. Plus tu as réussi, plus ton appartement est grand. Le nombre de biens n'est plus un critère. La preuve, on a tout pour être heureux, ce qu'il nous faudrait c'est un peu d'espace pour le caser.

Et si j'avais un boulot, on aurait moins de meubles puisqu'on ne serait pas obligés de consommer. Du coup, l'appartement plus grand que nous aurions paraîtrait bien vide. Quand à la télé ils disent que ce n'est pas si simple, ils sont loin de la réalité. - Drôle d'époque, tout de même, je ne sais pas ce qui l'attend, conclut Rachel en désignant notre petit Oscar. Le bambin nous faisait des signes à travers les barreaux de son parc.

Je l'avais suspendu au plafond afin de gagner un peu de place. Mais la fixation était bonne. Il n'y avait aucun risque.

Cette nouvelle est extraite du recueil, "Le Pape de l'art pauvre", à la Loupiote, qui n'est plus disponible. Les droits m'en sont revenus.

LES PIRES

Sursautant violemment, je bondis du canapé où je patientais en triturant nerveusement la serviette posée sur mes genoux. C'était mon homme, pas de doute. Il venait de frapper le code convenu sur la porte de mon appartement : trois coups espacés suivis de deux coups rapprochés.

"Voilà, voilà, j'arrive", fis-je puis je sifflais *Le Pont de la Rivière Kwai* en guise de code retour. Sécurité oblige.

La répétition, plutôt forcenée contre la porte du code de reconnaissance cessa brusquement. Je déverrouillai les cinq serrures en me faisant la réflexion qu'il n'était guère discret pour un professionnel. Ou alors il n'avait pas évalué sa force. Son tambourinage avait en effet bosselé le blindage, de mon côté. Je me rangeai à cette deuxième hypothèse, plutôt rassurante pour moi. L'agence employait souvent des forces de la nature, des sortes de monstres humains taillés en véritables blocs de muscles et ce devait être un de ces modèles qui m'attendait sur le palier puisque le tube cylindrique de l'oeilleton avait été éjecté de son logement et propulsé contre le mur du fond.

Je glissai un oeil par le trou.

Le type devait être immense car je ne distinguai tout d'abord qu'un rond avec deux trous. Je ne compris qu'au bout de quelques secondes que ce devait être un des boutons de sa veste.

Je soupirai de soulagement.

L'agence m'avait affirmé lors de la première fois où j'avais fait appel à elle, après les émeutes de décembre, qu'elle employait exclusivement du personnel "physiquement dissuasif". Je devais reconnaître qu'elle ne m'avait jamais déçu. Chaque fin de mois des types de cet acabit, tous coulés dans le même moule étaient venus m'accompagner dans ma mission. Tous du genre modèle familial king size et pas un poil de graisse sous des vêtements ultra-grande taille. Des sortes de force de la nature comme je n'imaginai même pas qu'il en existe. Ou alors dans les cirques, tordant des rails de chemin de fer avec deux doigts de pied.

Je débloquai la porte d'entrée dorénavant faussée en m'arc-boutant contre le mur. Gondolée, elle s'ouvrit dans un grand bruit de métal crissant. Derrière ne se trouvait plus personne. L'encadrement était vide. Je restai un instant interdit en regardant bêtement le bouton d'appel de l'ascenseur qui clignotait. Mais, au moment où je passai la tête dans le couloir, une main -une seule main- me recouvrit le visage du front au menton. Le canon d'un revolver fut collé contre ma tempe droite.

"Tchikk-Atchikk-Atchikk !", rugit l'homme.

Je frissonnai. Ma vie aurait pu en cet instant être suspendue à un banal trou de mémoire. Mais elle devenait depuis quelques temps complètement dingue.

Heureusement, je connaissais sur le bout des doigts la procédure. Serein, je m'empressai aussitôt de répondre.

"Aïe aïe aïe" !

J'eus tout de même du mal à articuler entre les énormes doigts qui m'étouffaient. J'avais correctement répondu au deuxième code.

L'homme me poussa en arrière avec violence et j'allai valser contre le meuble du téléphone. Il pénétra dans le couloir de l'appartement, revolver au poing, refermant la porte derrière lui d'un coup de pied. Les murs en tremblèrent. Il fit quelques pas dans la pièce principale bras tendus, l'arme menaçant l'espace devant lui, donna notamment un coup de genou dans la

porte de la cuisine et arracha brutalement dans la salle de bains le rideau de douche. Puis, satisfait il revint dans l'entrée en rangeant l'arme dans son holster. L'opération n'avait pas pris plus d'une de seconde. Je me relevai en me tenant le dos. Parfois il me venait à l'esprit que les gars de l'Agence en faisaient légèrement un peu trop.

Mais bon : pourquoi se plaindre, ils faisaient en même temps preuve de rigueur et de passion méticuleuse pour leur métier.

Le géant gronda avec un fort accent slave.

“Choisir autre code prochaine fois. Actuel trop simple. C'est danger pour Igor. Et danger pour Igor, c'est danger pour vous”.

J'acquiesçai et le dévisageai en grimaçant. C'était encore un nouveau. En six mois, je n'avais quasiment jamais eu le même. Il faisait vraiment bien plus de deux mètres. D'ailleurs, il avait la tête prise dans les guirlandes de Noël qui pendaient de mon plafond (deux mètres vingt) et prenaient la poussière depuis cinq mois.

Il me tendit une main de la taille d'une poêle à frire.

“Igor Wojtkesky”.

Il devait faire près de cent cinquante kilos. Sa largeur d'épaule dépassait tout ce que j'avais vu jusqu'alors en modèle de baraque humaine. Ses cheveux blonds et très courts coiffés en brosse lui donnaient un air de Cyborg comme il en traîne dans les films à la Schwarzenegger. Sa mâchoire carrée me fascinait. Sûr que d'un coup de dent il pouvait trancher un câble d'acier. Mais où allaient-ils donc les chercher? Était-ce le résultat des progrès de la biologie génétique ?

C'était carrément impressionnant. Je n'osai lui confier ma propre main et choisit prudemment de lui faire plutôt signe de me suivre dans le séjour. Il remballa sa main poêle à frire sans s'offusquer, visiblement habitué aux réactions de ses interlocuteurs. Elle ressortit aussitôt de la poche de son impeccable costume en alpaga avec une feuille de papier A4 qui du coup se mettait à ressembler à une page de calepin. Il précisa d'une voix de tonnerre:

“Mode d'emploi de moi”.

Je parcourus à peine la note. A chaque fois les types me l'amenaient et j'en connaissais le texte par coeur.

“Vous venez de faire appel aux services d'un de nos gardes du corps. Discret, efficace, à toute épreuve. Nous espérons qu'il vous donnera toute satisfaction”. Suivaient toutes les habituelles recommandations concernant la nourriture, le couchage, l'entretien de l'employé. Je laissais tomber cette lecture fastidieuse, car elle concernait ceux qui employaient des gorilles pour des missions longues ou qui avaient opté pour la formule du forfait protection au mois que je n'avais pas les moyens de m'offrir. Cela aurait représenté une trop forte somme d'un coup à sortir. De plus, je n'avais vraiment besoin de faire appel à eux que pour mes réunions mensuelles. J'en étais alors réduit à louer au coup par coup et par téléphone leurs services, espérant trouver entre temps chaque soir dans ma boîte aux lettres un avis de mutation. Lequel m'aurait permis d'espérer, qu'un jour improbable, je puisse me passer de garde du corps. Hélas, en vain.

“Qui danger ?” s'inquiéta-t-il. Je me plaquai la main sur la poitrine tant pour calmer la douleur causée par mon fracas contre le petit meuble que pour appuyer mes propos :

“En danger c'est moi. Je vais me rendre à une réunion importante. Votre mission est simple : vous m'accompagnez. Durant la réunion, vous restez près de moi et à la fin, vous me reconduisez chez moi. Ce sera tout. Je sortis d'un tiroir un billet de 500 F et le

lui donnai, songeur. L'inspecteur ne m'avait toujours pas répondu pour me dire si j'allai être ou non défrayé. Mon initiative était- paraît-il une première qui risquait de causer un précédent dans les arcanes de l'administration, toujours frileuse avec les innovations. J'espérais toutefois que cela allait être le cas, sinon tout mon modeste salaire allait finir par y passer.

Le billet disparu aussitôt entre les arbres qui lui faisaient office de doigts.

“Igor aimer petites missions”.

Je ne répondis pas. J'enfilai mon casque intégral, rabattis la visière double vitrage, puis passai mon gilet en kevlar.

“Allons-y, soupirai-je d'une voix devenue nasillarde derrière le plastique garanti à l'épreuve des chocs.

Igor refusa de prendre l'ascenseur, sous prétexte que la cabine pouvait être piégée. Je lui expliquai à voix basse que le danger présumé apparaîtrait plutôt durant la réunion, mais il ne voulut rien savoir. La descente par l'escalier de l'immeuble se déroula sans encombre.

Ces gardes ne laissaient rien au hasard que c'en était fou. Le cirque du code d'entrée et tout ça, ils semblaient y tenir même si j'avais surtout besoin d'eux à deux bornes de là. Il était en effet peu probable qu'on vienne m'attaquer à domicile, car j'avais réussi à préserver mon anonymat dans cette partie de la ville.

Mon adresse était tenue secrète et quand je rentrais chez moi le soir, je n'empruntais jamais le même itinéraire, tout en veillant à ne pas être suivi. Mais Igor estimant que sa mission avait débuté, il avait décidé d'en appliquer immédiatement les méthodes. Il semblait beaucoup plus tatillon que ses prédécesseurs.

Peut-être était-il en période d'essai.

Le garde du corps me précéda d'un demi-palier. Il scrutait sans cesse les parages au cas où, prétendit-il exagérément, un sniper se serait embusqué dans la cage d'escalier. Au bout d'un siècle de progression d'une lenteur désespérante, nous parvînmes au rez-de-chaussée, derrière la loge du concierge. Celle-ci était présente et c'était identifiable : une forte odeur de sardines grillées émanait de l'appartement, envahissant le hall et le rez-de-chaussée.

Igor tressaillit tout en renflant bruyamment. Il m'adressa un signe de tête interrogatif.

“Mafias siciliennes ?” grogna-t-il. Il tenait de nouveau son revolver des deux mains, les bras tendus vers la porte donnant dans le hall.

“Non. Portugal. Pas de danger, Igor”.

Il eut tout de même une moue suspicieuse. Il sembla réfléchir avec peine, puis, d'un geste qui ne souffrait aucune contestation, m'ordonna de m'accroupir. Il tira lentement à lui la porte donnant sur le hall et, après un regard bref jeté aux alentours, se faufila dans l'entrée de l'immeuble. Je distinguai alors divers bruits confus, -certains sourds, d'autres plus secs- et Igor réapparut. La concierge -cette bonne Mme Sanchez- pendait au bout de son bras. Il laissa choir le corps.

“Nous pas prendre risques. Tous être danger.

— Morte ?”, demandai-je au bord du collapsus, la gorge terriblement sèche tout-à-coup.

“Non, dormir un peu”, répondit Igor dans un roulement de tonnerre, ce qui devait correspondre pour lui à un murmure.

Je soupirai, accablé.

“Elle caler porte. Être son job”, précisa-t-il.

Il fit rouler le corps contre la porte afin qu'elle ne se referme pas sous l'action du groom.

J'allais me pencher vers Mme Sanchez qui effectivement respirait toujours pour lui apporter des soins. Igor me tira par l'épaule pour m'en dissuader. Je le suivis malgré moi, estomaqué et trébuchant en manquant de lâcher la serviette contenant mes documents. Et surtout mes notes correspondantes.

Je réalisais que la prochaine réunion de copropriétaires était proche et qu'elle allait encore être houleuse. Mes voisins n'avaient déjà guère apprécié quand, le mois dernier, un de mes gardes du corps avait quelque peu estourbi le syndic venu poser les affichettes interdisant l'accès aux démarcheurs. L'affaire était heureusement restée sans suite. Le syndic était un escroc que tout le monde détestait. Son hospitalisation allait permettre à chaque membre de la copropriété de retarder son versement pour la réfection de la toiture. Mais il ne me fallait tout de même pas être laxiste à propos de ces légères bavures. J'en étais bien conscient.

"Igor chercher voiture. Vous courir quand entendre klaxon. Igor couvrir".

J'attendis quelques minutes, suant sous le casque intégral, et me demandant surtout si tout cela valait vraiment la peine que je m'obstine ainsi à maintenir ce sacro-saint principe des réunions que bien des confrères avaient renoncé à appliquer à cause de la conjoncture et de la guerre. J'en étais là de mes pensées, plaqué contre le mur près de la porte calée par la concierge qui commençait à reprendre ses esprits, quand Igor klaxonna depuis la rue. J'enjambai Mme Sanchez, puis traversai le hall en courant. Je parvins à bondir dans la Range Rover sans trop d'encombres. Igor avait maintenu ouverte la porte donnant sur la place du mort. Igor enclencha la première en faisant craquer la boîte et démarra sur les chapeaux de roues. Il conduisait rapidement, d'un geste sûr, connaissant déjà le trajet.

L'Agence avait dû le *brief* au préalable. C'était un vrai professionnel, sans aucun doute. Presque trop. A un moment, je voulus me relever et m'asseoir sur mon siège pour regarder par la vitre de la portière, mais il appuya fermement sur mon casque pour que je reste accroupi. Des douleurs musculaires dans les jambes commencèrent à m'ôter toute capacité de concentration. Et quand Igor me demanda quel était mon métier, je ne rentrai pas dans les détails, traçant à grands traits ma difficile position entre deux feux dans la guérilla urbaine. Il se déclara impressionné. "Vous courageux vraiment".

Je grommelai. Se moquait-il de moi ? Il venait de me dire qu'il avait combattu aux côtés des Tchétchènes, de certains chefs rebelles au Congo et avait été de ceux qui avaient permis l'arrestation du *serial ventilateur*, le tueur fou qui faisait tourner ses victimes autour de lui en les tenant par les pieds avant de les lâcher contre un mur. A côté, mon petit sacerdoce me semblait être pourtant une bien piètre aventure. J'essayai de le lui faire comprendre.

"Nous approcher objectif", coupa-t-il abruptement.

D'une main, il me recouvrit d'un plaid qui sentait le chien mouillé.

"Pas de risques. Danger partout".

Le trajet me sembla infiniment long. Je ruminai d'amères pensées. Je commençais en fait à être à cran, en sus d'être dégoulinant de sueur. Le cuir chevelu me démangeait sous le casque. C'était à n'en plus pouvoir de tout ce cirque.

Igor soudain rompit le silence qu'il avait lui-même instauré. Sa voix me parvenait étouffée à travers la couverture.

"Vous combien gagner pour faire ça ?", s'enquit-il.

Un peu gêné, je le lui révélai. Il éclata de rire. Je sentis les larmes me venir aux yeux. Peut-être est-ce lui qui a raison, me dis-je en réalisant à quel point cette idée pouvait m'être douloureuse. Mais je lui fus gré de ne pas m'en reparler. Étranges, ces rapports que je tissais avec les employés de l'agence. J'avais parfois envie de m'en faire des amis, comme parfois j'en venais à les haïr.

La voiture ralentit. Mon garde coupa le contact et serra le frein à main.

"Nous arriver", précisa-t-il. Je me redressai lentement dans la Range Rover en écartant la couverture et relevai la visière du casque afin de scruter les bâtiments à moitié détruits. Tout semblait calme -mais je savais qu'il ne fallait nullement s'y fier. Ils devaient être nombreux à errer entre les blocs de béton.

Sans nous concerter, nous descendîmes de conserve de l'auto et commençâmes à progresser dans l'allée en direction du portail. Igor, qui s'était placé légèrement en retrait derrière moi avait dégainé un second revolver de je ne savais où. L'arme était énorme. Un truc à descendre un buffle pour le moins. Nous traversâmes la cour sans dommage. Toutefois, ce fut à l'approche du bâtiment préfabriqué que je me mis à franchement craindre le pire. Ils étaient au moins une vingtaine. Les ayant aperçus, je devins immobile à quelque pas. Igor les tenait en joue. Aucun muscle de son visage ne trahissait la moindre émotion. Son calme était remarquable. J'observais pour ma part le groupe avec des frissons dans le dos: il y avait le gros Dialo, Akim Ben Abib, Marcel Trevor, Emiliano Fontana, Robert Mercier, ce dingue d'Hoareau. Tentant de garder mon calme, je serrai le bras d'Igor et lui fit lentement baisser son arme. Il ne fallait pas que ça démarre trop fort. Mais au fond de moi je savais que cette réunion allait être pire que les autres. L'enfer. Car les pires étaient venus. Les pires...

Je serrai ma serviette contre moi poitrine et me dirigeai vers le groupe d'hommes aux regards noirs, talonné par Igor. Je ne savais pas pourquoi, mais je pressentais que pour la première fois la présence d'un type comme Igor allait peser dans la reconnaissance de ma fonction.

Les pires étaient là, bon sang...

Et en plus j'avais collé une punition à leurs gosses pourris gâtés pas plus tard que la veille.

Texte paru dans la revue l'Ecole Emancipée, en 1998.

LE JOUR DU BIP

Il agitait un cube transparent contenant un épais liquide bleu. Les mouvements impulsés au gadget simulaient une mer déchaînée. La figurine d'un véliplanchiste était alors prise dans des vagues démentes. Pour ma part, j'attendais avec apathie qu'il me notifie mon sort, anesthésié que j'étais par trois semaines de climat social pourri et d'inactivité totale de bureau.

Le Directeur des Ressources Humaines posa l'objet sur mon dossier, lequel était ouvert sur le bureau laqué. "C'est le nouveau qui me l'a offert", souffla-t-il d'un air gourmand.

"Le nouveau" signifiait "le nouveau PDG", parachuté depuis deux mois par les actionnaires.

Le DRH désigna la figurine.

"Le nouveau dit que je dois y voir notre nouvelle politique sociale".

Je hochai la tête sans chercher comprendre. A quoi bon.

"Nous envisageons de supprimer votre département..."

Dans le cube, c'était de nouveau le calme plat.

"...mais depuis deux jours, malgré nos multiples réunions, nous ne sommes pas parvenus à trancher sur votre cas. Certainement devez-vous vous y voir une forme de reconnaissance de votre rôle historique, dirais-je, dans l'essor de l'entreprise. Une forme de culpabilisation judéo-chrétienne, peut-être..."

Il semblait sérieux. Il donna une pichenette au cube.

La danse folle de la planche à voile reprit.

"Toujours est-il que nous n'avons pu nous résoudre à vous faire connaître le même sort que celui de vos camarades..."

"Camarades" ? D'où sortait-il ce mot ? Je n'avais jamais eu de *camarades*.

Il ouvrit son tiroir et posa sur mon dossier un objet lisse et noir de la taille d'un paquet de cigarettes.

— Voilà. Vous allez conserver votre salaire. Nous ne vous licencions pas. Nous ne vous demandons pas de démissionner ou de suivre ces odieux stages de reconversion... Par mansuétude, compte-tenu de vos charges de famille et de la conjoncture, l'entreprise vous donne ceci. C'est un bipper. Vous conservez tout :

salaires, participation au bénéfice, vos quelques stockoptions... La nouveauté, c'est ce bipper.

— Je ne comprends pas, fis-je.

Il s'enfonça dans son fauteuil.

— Soyez assuré que c'est un régime d'exception. Nous comprimons nos charges, mais nous faisons l'effort de continuer à vous payer pour rester chez vous. Un avenant à votre contrat de travail, que vous allez signer...

Il me tendit une feuille. Je la saisis.

"...va nous permettre de pérenniser cette situation dans la plus totale légalité vis-à-vis du droit du travail. Votre seul engagement, sera celui de venir aussitôt que cet appareil bippera".

Ma pomme d'Adam fit des allers et retours.

"Ce sera long ?" , fis-je en sortant mon stylo plume de ma poche revolver.

Il tapota sur le bureau. La chaleur de ses doigts laissait des traces qui lentement disparaissaient. Le véliplanchiste était réfugié dans un coin du cube, comme terrorisé.

"Le temps que l'entreprise passe cette période troublée. Puis, je vous assure l'appareil

bippera. C'est moi qui ai eu l'idée. Je vous ai toujours estimé".

Je décapuchonnai mon plume, puis me levai pour signer la feuille. Au moment d'apposer la signature, une foule d'images me traversa l'esprit.

Je me vis seul, assis par terre dans un coin de mon appartement vidé, mal rasé, les yeux creux écarquillés devant le bipper gisant à mes pieds. Je me vis la tête entre les mains, dans un coin de bar interlope, face à une bouteille et un verre vides aux côtés du bipper. Je me vis me disputer avec ma femme. Elle me jetait le bipper à la face, m'insultant avant de claquer la porte.

Je me vis à la pharmacie, achetant deux boîtes de Paraniaq, armé du bipper.

"C'est une honnête proposition qui arrange toutes les parties. Et nous éviterons toutes les procédures fatigantes, les noms d'oiseaux regrettables, les rancoeurs et les blessures. Et je ne vous le cache pas, les surcoûts aussi... Car vos indemnités, compte tenu de l'ancienneté, seraient conséquentes".

Je me vis derrière les rideaux de mon appartement. En bas, dans la cour, mon fils riait en désignant notre fenêtre à deux camarades. Je me vis patientant dans une salle d'attente, me rendant à un entretien d'embauche chez un concurrent, quand soudain le bipper se manifestait.

J'apposai tout de même mon paraphe, puis lui rendis la feuille sans l'avoir lue. Ça ou autre chose. A mon âge, les indemnités mêmes "conséquentes" ne suffiraient pas à me maintenir au même niveau bien longtemps. J'en avais connu combien qui s'étaient résolus à se reconverter dans de petits jobs destinés à leur donner un semblant d'activité pour les dix années à tirer avant la retraite ? A claquer leur indemnités sans enthousiasme dans une auto-école ou un toilettage pour chiens.

"Il bippera bientôt" assura-il en glissant la feuille dans mon dossier.

* * *

Les premières semaines furent finalement agréables. Je bricolais. Jardinai. Visitais des musées. Allais au cinéma. Lisais. Cuisinai. Riais avec mon fils. Continuais à me tenir au courant de l'actualité professionnelle.

Le petit boîtier noir n'était pas une contrainte aussi terrible que je ne l'aurais cru. Il ne m'obsédait même pas. Je savais l'époque devenue suffisamment folle pour ne pas m'étonner moi-même de mon invraisemblable situation. J'étais en plein coton. Je reçus ma lettre de licenciement pour faute grave en début de la cinquième semaine. Abandon de poste, ce genre de chose. Évidemment, je perdais toutes mes indemnités. A la lettre recommandée, le D.R.H. Avait joint un petit tournevis et deux piles.

Texte paru dans L'Express le 29 avril 1999.

PATAQUÈS ET MALADRESSES

— Chef, il rappelle.

L'inspecteur tendit le combiné téléphonique vers le commissaire, lequel, voulant faire de grands gestes signifiant qu'il ne voulait pas prendre la communication renversa son gobelet de café sur le dossier des crimes liés au supermarché.

— Et m... !!! On va encore m'accuser de détruire des pièces, grommela-t-il de sa voix d'enrhumé en épongeant aussitôt les dégâts avec un paquet de kleenex au menthol. Ce qui eut pour effet de colorer de vert les pages du dossier déjà bien imbibé de café.

L'inspecteur reprit l'écouteur.

22 heures, toujours là au boulot et le dingue qui appelle. La soirée d'enfer.

— Ne quittez pas... C'est à quel propos cette fois ? D'accord, ne quittez pas.

Il se tourna vers le commissaire.

— Il veut vous parler.

Le mégot que l'officier occupé à éponger avait à la bouche commençait à lui chauffer les lèvres. Il l'extirpa d'un doigt en se brûlant et les braises qui chutèrent firent deux trous dans un des derniers endroits secs de la page du dessus.

— Nom de dieu de nom de Dieu.

Le flic soupira en regardant l'affiche en face de lui "*La Gendarmerie Nationale, S'engager au coeur de la vie !*".

Le commissaire frappait du plat de la main sur les cendres rougeoyantes. L'inspecteur lorgna cette fois l'autre placard : *AU SERVICE DE LA CITÉ*, l'annonce de recrutement pour les pompiers.

— Cette fois c'est pour les lames de rasoir, précisa-t-il à l'adresse de son chef.

Son supérieur hiérarchique fila aux toilettes sans répondre en se cognant bruyamment au chambranle à cause de l'exiguïté du passage entre la cuvette, le micro-lavabo et la porte. Il revint en soufflant avec un rouleau de papier pure ouate de cellulose mauve. Il tamponna la tranche des pages d'interrogatoire.

— Oh noooooon...

Le papier-toilette de mauvaise qualité fondait pendant l'opération *PASSEZ LE CONCOURS D'INSPECTEUR DE POLICE*

— Euh, chef, là c'est le dingue, là. Vous savez la défense des consommateurs...

Le papier à la lavande se transformait en une sorte de bouillie filandreuse. Le commissaire, de plus en plus énervé, eut un mauvais réflexe : il frotta les feuillets du dessus de la pile avec la tranche de la main. Cela eut pour résultat de percer plusieurs pages en colorant les abords des trous d'une sorte de gelée vert menthol-mauve-lavande-marronnasse-café.

Le commissaire se tourna vers son adjoint en agitant les mains, excédé, projetant des boulettes de papier-toilette trempées à travers la pièce.

— Vous voyez bien que je suis sur un truc important ? Occupez-vous en. Je ne suis pas là...

Ah mais meeeeerde...

Le flic boucha le combiné. *L'ARMÉE : LA SECURITE DE TOUS*

— Je vois bien chef. Mais va bien falloir s'en occuper de celui-là. La dernière fois c'était pour les filtres à café, là ce sont les lames de rasoir. Il nous a déjà interpellé deux fois sur le problème de l'ouverture des bricks de lait et une fois sur le conditionnement des piles... J'ai

l'impression que son délire accélère... Le commissaire se retourna et étala les feuilles abîmées sur le radiateur électrique.

— Pffouuuuu la commission rogatoire est dans un de ces états. A quelle heure arrive la juge demain ?

Il poussa le réglage du radiateur sur le maximum.

— Qu'est-ce que je vais lui dire ? Mais qu'est-ce que je vais lui dire... ?

La déposition de la caissière était maintenant illisible. Ce qui allait poser problème puisqu'on avait retrouvé le lendemain de son passage au commissariat son cadavre poignardé au pic à glace et couvert d'étiquettes à code-barre dans la benne à cartons du parking de derrière.

— On a des doubles, Chef... C'est pas grave. Allez, on fera des photocopies certifiées...

— C'est pas possible d'être si maladroit, bordel de bordel, de nom de Dieu de...

Le commissaire frappa sur son sous-main d'où s'écoulait la flaque de café. Splat. Splat.

Une pile de dossier s'éboula, résolue elle aussi à sombrer dans l'expresso-long-sucré-avec-touillettesans-lait-appuyer-bouton-du-haut.

— Noonon...

Le dossier Lopez y Lopez (carambouille de pierres tombales au cimetière du Chemin Noir) se mit à pomper le café par capillarité. La lanière se défit lorsque l'officier l'empoigna et la couverture cartonnée laissa filer tout le contenu à terre.

— Bon sang.

L'inspecteur bondit de sa chaise. Il fallait en finir.

— Laissez Chef, laissez. Je vais arranger...

En se levant, le téléphone de l'inspecteur glissa du bureau et cogna le sol dans un fracas de tonnerre et de sonnette déglinguée.

— Oh, si moi aussi...

L'inspecteur récupéra l'appareil en se baissant trop brusquement. Il ressentit comme un claquement sec au niveau des reins, puis aussitôt l'impression horrible qu'une seringue à insémination de vaches normandes lui fouaillait le coccyx.

— Allo, allo... Ne quittez pas... Allooooo... Ooooo...Ooooo

Le commissaire sembla soudain se rendre compte de l'existence du téléphone.

— Qu'est-ce qu'il dit ? Bon sang qu'est-ce qu'il dit ?

L'inspecteur posa le combiné et les deux mains à plat sur son bureau. Il implora d'une voix rauque...

— Chef, vite, là, j'ai du Salipran dans la poche de ma veste... Vite !

Le commissaire bondit jusqu'au perroquet, trouva la boîte de calmant et la colla sous le nez de l'inspecteur.

- Je peux pas bouger, là... Ooooo, c'est horrible. Je peux pas. Faut m'approcher le fauteuil.

Le commissaire poussa le siège à roulettes, ce qui fit deux grandes traînées de café boueuses sur la requête de l'avocat. Tremblant de tous ses membres, l'inspecteur parvint à s'asseoir lentement. Très lentement. Son front perlait de sueur.

— Faut plus que je bouge... Ooooo. C'est terrible.

Le commissaire tenait toujours la boîte de Salipran, embarrassé.

— Apportez-moi un verre d'eau, je vous supplie. Vite.

— C'est rien, c'est rien.

Le commissaire bondit dans les toilettes.

Chocs.

Bruits sourds étranges.

Son d'un verre qui se remplit.

L'officier revint avec un verre d'eau. L'inspecteur, en gémissant, dégageait des cachets de leur protection d'aluminium.

— Putain Chef, je vous promets, c'est l'horreur...

— Prenez mon vieux, prenez...

Au moment où l'inspecteur allait s'emparer du verre d'eau, le commissaire sursauta.

— Le radiateur !

Le chauffage électrique avait été poussé trop fort. Plusieurs pages du dossier s'enflammaient. Il les retira prestement, mais n'eut pas le temps d'éteindre la déposition du livreur de surgelés, car le déplacement d'air pendant l'opération venait d'aviver la flamme.

Une liasse s'embrasait. Une autre commençait à roussir.

Le commissaire vida brusquement le verre d'eau sur le radiateur.

L'obscurité envahit la pièce. En voulant éteindre le rapport du légiste avec le verre d'eau, le commissaire venait de faire sauter les plombs.

— Merde, merde, merde...

L'inspecteur haletait. Il avait lu un article expliquant qu'en respirant à petits coups il pouvait calmer la douleur. Le commissaire, après avoir piétiné les derniers rougeoiements sur le papier enflammé et arraché à tâtons la prise du radiateur électrique, se retourna brusquement. Cherchant à gagner le disjoncteur pour rétablir la lumière, il se cogna dans l'inspecteur.

Qui hurla.

Plus que trois mois et il serait muté.

Une éternité.

La lumière revint. Le commissaire, s'essuyant le front du revers d'une main, posa une fesse sur un coin du bureau. Il contempla son adjoint au bord des larmes.

— Je suis désolé, désolé...

Puis il se tut, comme accablé.

Un grésillement nerveux se fit entendre. Les deux hommes se regardèrent, incompréhensifs.

— Zut. C'est le dingue, il est toujours là.

L'inspecteur empoigna le combiné et d'une voix essoufflée essaya de calmer l'interlocuteur.

— Un petit problème... Non, monsieur. Je n'ai pas dit dingue, j'ai dit...

Le commissaire se frotta les tempes, puis les yeux. Il appuya si fort que des taches jaunes et violettes dansèrent devant lui.

— Bon. Qu'est-ce qu'il veut ?

L'inspecteur posa la question au type qui était au téléphone.

— Et à votre avis c'est qui le responsable ? , demanda-t-il après un long moment.

Le commissaire, en attendant la réponse, contemplait les dégâts dans la pièce.

— Nom de Dieu, de nom de Dieu, c'est pas vrai...

— Chef. Il répète ses théories et affirme qu'il est résolu à continuer d'agir. Qu'il va frapper plus fort qu'avant.

Je n'ai pas tout compris, remarquez.

— Dites-lui qu'on a pas que ça à faire ici. On est très occupés...

— Écoutez, reprit l'inspecteur au téléphone. On vous remercie de nous avoir prévenu. On s'en

occupe dès demain matin.

Il raccrocha.

Épongeant le sol avec un chiffon hideux, le commissaire siffla entre ses dents.

— Si on a du temps à perdre avec les dingues, ça se saurait.

Depuis deux semaines, le commissariat était harcelé au téléphone par ce malade qui prétendait qu'un groupe de gens de la secte du "markedingue", comme il disait, faisait tout pour lui faire acheter des choses inutiles ou des objets défectueux : des piles surnuméraires parce que conditionnées par quatre, du lait en bricks qui se renversaient dès qu'on voulait les ouvrir ou alors qui projetaient leur contenu au-delà du bol. Il racontait que le complot s'attachait aussi à brouiller les pistes sur les véritables tailles des filtres à café et maintenant s'énervait sur la complexité qu'il y avait à retrouver les bonnes plaquettes de lames jetables correspondant aux rasoirs mis en vente.... Enfin, tout ce genre de choses qui, paraît-il, rendaient la vie impossible à chacun.

"C'est un véritable harcèlement des objets", répétait à l'envi le dingue, "ma vie est un enfer, je veux que ça cesse. Les gens du markedingue sont des nuisibles". Il racontait que les types du markedingue se réunissaient la nuit, la tête couverte de cagoules noires et pointues afin d'imaginer des moyens de harcèlement psychologique envers les consommateurs. Un complot de malfaisants, à l'en croire, qui ricanait en imaginant comment ils pouvaient arnaquer la planète en proposant des emballages pas clairs, des produits déments mais attirants.

— Chef, c'est avec le gilet de Josiane que vous êtes en train d'éponger.

— Hein ? Oh zut...

Toutefois le petit commissariat était centré sur bien autre chose de plus sérieux: le triple assassinat du gérant, d'une caissière et du livreur du supermarché. Assassinats qui mettaient en émoi toute la ville et causaient des remous jusqu'au conseil municipal.

— Quelle zone, non mais quelle zone. Le dossier est complètement foutu.

— On a des doubles.

— Ben oui, mais...

Les délires du dingue au téléphone passaient évidemment au second plan. Grâce aux derniers éléments ajoutés au dossier, le commissaire voyait clairement s'orienter la piste vers une probable histoire de pots de vin entre l'architecte, un conseiller municipal et le type de l'agence immobilière. La caissière assassinée était de plus la soeur du paysan qui avait vendu le terrain sur lequel avait été bâti le supermarché. Cela semblait limpide.

Le commissaire laissa pendre le gilet au bout de son bras.

— Il est foutu...

— J'en ai bien peur.

Il balança le gilet dans la corbeille à papier. L'inspecteur qui fut brusquement la proie d'une décharge de cent millions de volts au niveau des lombaires, parvint à murmurer :

— Les traces...

— Pardon ? s'enquit le commissaire en se penchant.

— Faites disparaître le gilet. Ne laissez pas de traces. Josiane va le voir si... Oooo...

Le commissaire qui était accroupi, se redressa soudain.

— Au fait, votre Salipran, vous n'avez pas pris votre Salipran !

Le commissaire, renonçant à patauger jusqu'aux toilettes, se rendit à la kitchenette. Il ouvrit le

frigo et remplit le verre avec ce qui lui tomba sous la main, tout en s'adressant à travers la pièce à son adjoint bloqué et gémissant.

— Quelle histoire tout de même...

L'inspecteur supposa un instant que son chef évoquait les dégâts dans la pièce. A moins que ce fut l'histoire du supermarché. Ou du dingue. Il conclut que son chef parlait du dingue.

— Il m'a parlé d'une cuvée Maison du Bourreau... Un truc comme ça... Je n'ai pas trop compris.

L'inspecteur avala avidement ses cachets en sifflant le verre d'un trait. Il grimaça sous le coup du breuvage inidentifiable.

— Le vin Maison du Bourreau, non ?

Le commissaire finit d'éponger et de rassembler les feuilles éparses.

— Tiens donc. Le Maison du Bourreau...

Millimètre par millimètre, l'inspecteur essayait de reposer son dos sur le dossier de son fauteuil.

— C'est quoi le Maison du Bourreau ?

— Une marque de vin en brick. Rouge, épais. Pas très bon, mais bon marché.

— Drôle de nom.

— Huuum.

Les trois-quarts du dossier du supermarché étaient détruits. Le commissaire balança tout sur le gilet qui tapissait la corbeille à papier.

— Du vin ? , s'interrogea d'une voix blanche l'inspecteur qui continuait son périple en direction du lointain dossier.

Le commissaire arracha les premières pages maculées de son sous-main sur lesquelles étaient imprimées un calendrier, en fit de grosses boules humides qu'il lança dans la poubelle. Il enfonça le pied par dessus pour tasser l'ensemble, ce qui eut pour effet d'essorer le gilet qui était au fond. Un jus noir coula à travers les mailles de fer grillagé.

— Oh non, je venais de nettoyer.

Un centimètre, deux centimètres, trois centimètres. Le dos de l'inspecteur enfin se posa sur le dossier. Il souffla.

Le commissaire se mit à retaper ses piles de dossiers en silence.

L'inspecteur commençait à sentir les effets du calmant. L'apaisement venait. Il se sentait faible, un peu dans le coton, mais soulagé.

Soudain inspiré, il s'exclama :

— Mais Chef, c'est évident ! Et si c'était lui notre assassin du supermarché, Chef ? Tout simplement.

— Qui ça ? L'architecte ? Le maire ?

— Non chef, le type aux piles vendues par quatre. Si c'était lui ?

Le commissaire se gratta le crâne d'une main, tenant de l'autre un paquet de feuilles.

— Bon sang ! T'as raison ! On cherche dans les délits à la mode alors que c'est sûrement plus simple ! C'est évidemment ce malade !

Sous l'émotion le commissaire en lâcha les dernières liasses intactes du dossier. Elle s'imbibèrent aussitôt dans le marigot restant qui recommençait à couler depuis le dessous du radiateur. Sans plus se révolter contre ce nouveau coup du sort, le commissaire récupéra les feuilles et les balança sur le dessus de la corbeille emplie à ras-bord.

— De toute façon, les pots de vin, ça devait être une fausse piste. On pouvait tout balancer, commenta-t-il en haussant des épaules. Faut tout recommencer. Et puis t'as raison, on a les doubles.

L'inspecteur, brusquement blêmit. Un air de panique semblait le gagner.

— Chef.

— Quoi ?

— Vous souffrez ? Ne vous agitez pas...

— Chef. Il m'a dit, si je me souviens bien, que le Maison du Bourreau était empoisonné.

Le commissaire sursauta.

— La vache, la vache, la vache, s'affola-t-il en empoignant le téléphone. Il faut tout de suite réveiller le nouveau gérant du supermarché !

Il plongea dans ses papiers. Où avait-il mis le numéro ce satané numéro de téléphone ?

— Quelle soirée, mon Dieu, mais quelle soirée...

L'inspecteur, faiblement, murmurait :

— Chef, attendez chef.

— Oui... quoi ? , répondit l'officier, qui stressé comme jamais, en était à retourner toutes les paperasses en tremblant.

Alors l'inspecteur de plus en plus faiblement demanda :

— C'était quoi le vin... que j'ai bu... avec le Salipran ?

Texte paru dans recueil édité par le festival de Lamballe en 1998 et dans la revue Je Bouquine en 2000 adaptée pour les enfants).

Y'A TOUT DANS LES BIBLIOTHÈQUES

Je ne sais pas si c'est parce qu'une gamine anorexique est passée juste devant notre table talonnée par sa mère obèse que Grizzly a tourné la tête d'un coup en me disant : "Je crois qu'en fait on voit pas assez large".

J'ai bu une gorgée de mon "boulon" -une chope de bière, calva, vodka, cognac, kirsch, jus d'orange, une recette que m'avait filé un routier-, j'ai toussé en me demandant quand j'allais arriver enfin à m'habituer au goût et j'ai répondu :

"Mais de quoi tu parles, bon sang ?"

C'est tout le temps le problème avec Grizzly. Il saute du coq-à-l'âne. Il faut vraiment le suivre. D'autant que là, il n'avait pas dit un mot depuis une demi-heure, soit quatre muscadets. J'en étais de mon côté à mon troisième boulon depuis dix heures -depuis quelque temps on avait tendance à avancer de plus en plus tôt l'heure de l'apéro- et en plein dans le cagnard de la terrasse avec le soleil dans les yeux, j'avais, comme qui dirait, un peu de mal à réfléchir.

Grizzly hocha la tête en gobant un cracker. Un geste anodin, mais qui fait une drôle d'impression. La taille des doigts de Grizzly m'a toujours laissé coi. Ses mains sont aussi grosses qu'une queue de castor et comme ses ongles jaunes de nicotine sont de la taille des crackers on a toujours l'impression qu'une de ses griffes vient de se déchausser lorsque il propulse un de ces sacrés biscuits au gruyère.

"Ouais. Plus large ! Faut voir plus large", qu'il a dit alors que je remerciais le ciel de ne pas être né cracker.

Il tenta de se curer l'oreille avec le petit doigt. C'était le tic habituel lorsqu'il était en pleine réflexion. Manque de pot, ça faisait trente ans que le doigt essayait d'entrer sans jamais y être parvenu.

"Ouais, c'est sûr. On ne voit pas assez large", a-t-il répété.

J'ai bâillé en passant la main sur mon crâne chauve. Je sentais qu'un nouveau coup de soleil me colorait la tête, mais ça ne m'énervait même plus. Pour ma part, cela fait des années qu'on me surnomme Babboon et que je sais bien pourquoi. Je me doute que ça me suivra toujours. Mais on se fait à tout.

"Tu veux dire, qu'on voit pas assez large à quel niveau ?", j'ai repris en cherchant des yeux la matrone.

Grizzly a marmonné dans son verre. J'ai seulement compris "banditisme".

J'ai terminé mon boulon. Vingt minutes ont passé.

J'ai fait un signe au garçon de me remettre ça et j'ai repris la conversation.

"Banditisme ?"

Grizzly a hoché la tête, un quart d'heure après.

"Oui, tu vois. Si on veut s'en sortir, faut voir plus large. Nos affaires, c'est bien, mais je crois que maintenant il faut qu'on passe au stade suivant. Et le stade suivant c'est le grand banditisme".

Oulaaa ! Grizzly avait une nouvelle idée ! Ça fusait de partout ! L'action allait reprendre. J'ai réfléchi le temps que les types des poubelles terminent la rue, puis j'ai répondu.

"Tu veux faire dans le grand banditisme ?"

Il a souri et j'ai constaté qu'il n'avais pas encore perdu sa dernière dent.

“Ouais, mon vieux Babboon”, qu’il a fait. “On va passer au grand banditisme. C’est plus large”. J’ai approuvé. Faut dire qu’avec Grizzly les conversations sont toujours riches et là je crois bien que son idée m’emballait. De plus, depuis la revente des mobylettes peintes en fluo, on n’avait pas réalisé de coup d’ampleur et cette idée de voir plus large pour pouvoir, j’imagine, se la filer douce plus longtemps me plaisait.

“Comment fait-on alors ?”

Grizzly a gobé le dernier cracker.

“Va falloir de la documentation. Va falloir que t’aïlles à la bibliothèque”, qu’il a dit.

Pfouu. Coup dur.

“Pourquoi moi ?”

Grizzly a eu un geste agacé de la main ; lequel a malencontreusement propulsé son verre sous la table d’en face.

“Ça sera toi et c’est comme ça. T’as le profil. Ton nom pour c’t’opération ça ne sera pas Babboon, mais “Le Prof”. Tu vas trouver la documentation à la bibliothèque. Ainsi que j’en ai décidé aujourd’hui même et à l’instant où je te parle”.

— Et toi ? Tu feras quoi ?”, ai-je demandé parce que c’est bien normal : si on monte un plan d’enfer les rôles de chacun doivent être bien définis. Faut que tout soit carré d’entrée.

“Moi, je serais le cerveau. C’est moi qui ait eu l’idée de passer au stade du grand banditisme. T’inquiète pas. Si tu trouves la documentation qu’il faut, le cerveau te garantit que c’est une affaire en or”.

J’ai dit “bon, Ok, Cerveau”.

Il a recommandé un muscadet .

“Fini les petits coups foireux. Faut voir plus large...”

— D’accord, d’accord, l’ai-je interrompu. Mais sinon, on va s’y prendre comment et sur quoi ?” J’avais bien l’impression qu’il me manquait des éléments dans son plan depuis le début, mais je ne voulais pas le brusquer. Il m’a regardé en buvant d’un trait son vin blanc. A travers le verre, ses gros sourcils lui donnaient un air d’araignée, un peu comme dans *Le Retour de L’Araignée clonée biomodifiée*. Une cassette vachement bien qu’on avait empruntée le week-end dernier.

“Tu vas trop vite Babboon... Beaucoup trop vite. Si tu te précipites, tu vas encore faire tout louper.”

Grizzly est parfois nerveux. Il a posé son verre un peu brusquement. Le pied s’est brisé.

“Tu vois la banque en face ?

Le Crédit Universel venait d’ouvrir face au café. J’ai fait signe que oui, évidemment, je la voyais malgré le soleil dans les yeux. Faut dire qu’on était *vraiment* en face.

“On va faire sauter le distributeur, le fourgon des convoyeurs et piquer le pognon.

— C’est du grand banditisme, ça, Cerveau ?”

Grizzly a aspiré une dent creuse dans laquelle devait se trouver une boîte entière de crackers.

“Le grand banditisme, c’est quand on se sert d’explosifs...”

— Ah ouais ? Je ne savais pas.

— Normal, je te rappelle que le Cerveau, c’est moi. Moi je m’occupe de gamberger et aussi de piquer une bagnole et de trouver des flingues pour faire le coup”.

Il a tendu son index dans ma direction. Un index énorme. Grizzly, on pourrait le menotter rien que sur les doigts.

“... Et pour les explosifs, qu’il a continué, eh bien c’est là que Le Prof intervient.

— A la bibliothèque ?”

Il a haussé les épaules.

“Je vois pas trop où on va trouver la formule pour les explosifs ailleurs qu’à la bibliothèque. Y’a tout dans les bibliothèques.”

J’ai réfléchi. Pourquoi pas, après tout ? Moi aussi je rêvais d’un grand coup. J’en avais plutôt assez de nos affaires couci-couça. Le plan des mobyettes ça n’avait rien rapporté vu que si on ramenait au taux horaire le temps qu’on avait passé à les maquiller, on n’aurait pas tenu la comparaison avec les salaires coréens. Faut être *compétitif* comme disait le patron du café. Et avec les mobyettes on ne l’avait pas vraiment été. D’ailleurs c’était pareil avec le stock d’asticots pour la pêche qu’on avait détourné au profit du supermarché sans parler de la fois où on avait dû avaler pendant trois semaines matin midi et soir la palette de boîtes de soupes de poisson qu’on n’était pas parvenu à refourguer avant la date de péremption. D’ailleurs c’est de là que venait à Grizzly le goût pour le muscadet.

Il m’a dit au bout d’un moment :

“Des questions, sinon, Le Prof ?”

J’ai cherché. J’ai eu une question pas bête :

“Pourquoi on ne récupère pas de la dynamite à la carrière ? Y’en a des caisses dans la petite cabane”.

Là, j’ai bien vu que Grizzly était décontenancé. Il essayait de faire rentrer son auriculaire malgré tout, d’où la grimace.

“On ne va pas raser le quartier pour avoir le distributeur. Et imagine qu’on puisse pas ressortir du cratère chargés comme on va être avec le fric...”

Il n’avait pas tort. Je me voyais trébucher avec les liasses ; la terre qui s’écroule. Il pensait juste, des fois, Grizzly, et j’étais content qu’on se soit rencontrés en cellule, qu’il soit devenu mon pote. Faut dire : pas trop le choix, puisqu’on est resté cinq ans ensemble.

Oui, il fallait un explosif spécial qui nous fasse du travail propre. Mais je n’en connaissais pas. Et Grizzly avait levé le problème : comment se procure-t-on des explosifs ? Et si on veut en fabriquer, comment fait-on ? La bibliothèque, c’était finalement pas si idiot.

Y’a tout, paraît-il, dans les bibliothèques.

“T’as d’autres questions avant qu’on commence le compte à rebours ?”

Il a réglé sa montre au clocher. J’ai cherché. Je ne voyais rien pour l’instant. Alors j’ai demandé :

“Je ne suis pas un peu rouge, là au début du front ?”

* * *

Aussi loin que je me rappelle, je n’étais jamais entré dans une bibliothèque et je dois dire que je ne m’attendais pas à ça. Je veux dire, à voir un nombre pareil de livres : y’en avait partout, et en plus *c’était jamais le même*. Ça me faisait tout drôle, vu que des livres je ne pensais pas qu’il pouvait y en avoir autant. Je me doutais bien, à cause du rayon au supermarché -j’y passais régulièrement car c’était près des bouteilles de muscadet et des boîtes de crackers- mais là il y en avait carrément beaucoup plus. Ça n’avait *rien* à voir. Et puis il n’y avait pas de piles du même livre jusqu’au plafond, comme chez Ecoprix. Et puis même à l’école, on a pas

idée du nombre de livres qui existent. Moi, pour le peu de temps que j'y ai passé à l'école, je ne me souviens qu'au maximum on avait trois-quatre livres et encore tous les élèves avaient les mêmes. Comment peut-on se douter aussi ? Ce qui m'a affolé en entrant dans la bibliothèque, c'est que j'aurais jamais le temps de tout lire avant le passage mercredi des convoyeurs de fonds. Et puis dans quel bouquin j'allais trouver des recettes d'explosifs ?

Je suis allé demander à la fille derrière le comptoir. Mignonne comme tout avec des lunettes. Plus que mignonne, même. Waoouww ! Et puis c'était une intellectuelle, puisqu'elle avait des lunettes. Mais une intellectuelle bien roulée, pas comme la fille de l'Anpe qui avait des lunettes aussi, mais qui était si bizarrement gaulée qu'on préférait s'intéresser aux petites annonces. Un comble.

Au moins, si je ne trouvais pas la recette des explosifs dans la bibliothèque, ce n'était pas très grave : j'aurais au moins discuté avec une intellectuelle canon. Ça change aussi des pétasses du café qui ne savent parler de rien d'autre que de ce qu'elles feront quand elles auront gagné au loto ou quand leur mec sortira de taule. Toujours ça de gagné.

Finalement, Prof, ça me convenait mieux que Babboon.

“Vous pouvez consulter notre ancien fichier dans le meuble en bois, là-bas, sinon il y a les écrans informatiques. Vous êtes familiarisé avec l'informatique ?”

J'ai fait celui qui savait se servir de leur ordinateur. Je voulais pas passer pour un plouc. J'ai fait moi aussi l'intellectuel.

“J'ai le même chez moi. exactement le même”, que j'ai dit.

Elle m'a toisé.

“Vous êtes bibliothécaire ?”

J'ai senti vaguement que j'avais dû dire une bourde. Je devais faire gaffe à ne pas m'enfoncer.

“Non... Enfin, pas encore. C'est bien pour ça que je suis venu. Pour avoir ma carte de bibliothécaire”.

Elle s'est mordue la lèvre. Vraiment mignonne. Je crois que j'avais un ticket d'enfer. D'ailleurs elle m'a demandé une photo.

“Vous voulez me revoir ?”

Elle s'est franchement marrée. Vraiment le ticket.

“Non, c'est pour la carte. D'ailleurs je vais vous demander vos papiers et une quittance quelconque. Pour établir votre carte.”

Aie, aie, aie. Ça commençait mal. Je sais que ces histoires de cartes, c'est toujours le problème. Tony “Trois-Jambes” m'avait raconté à quel point il avait eu du mal à obtenir sa carte d'aveugle pensionné. Des ennuis pas possible et des paperasses à n'en plus finir pendant des mois. Et tout ça pour se faire gauler bêtement en donnant ses papiers à un flic après avoir grillé un feu rouge. Les cartes, c'est pas du tout bon. Et puis je ne devais pas laisser d'indices. Si après le braquage les flics consultaient les cartes de bibliothèques et qu'ils voyaient que je m'étais inscrit pour les explosifs, j'étais bon.

“Ben écoutez, je ne vais pas prendre de carte, finalement. P'têt qu'un ticket à la journée”.

Elle n'a pas tiqué. Un bon point pour moi, me suis-je dit. Elle m'a seulement indiqué que je ne pourrais pas emprunter de livres.

“Car avec une carte vous avez le droit de les garder quinze jours avant de nous les rendre. Trois livres, trois revues.

— Emprunter des livres ? Les rendre ?”

Ils ont de ces idées : comment peut-on lire tout ça en quinze jours, se forcer à ce point pour les rendre ? Lors de ma dernière peine, les dix-huit mois après le coup du container de bavoires en plastique, je n'avais même pas eu le temps de finir le petit bouquin qu'on m'avait prêté. Et pourtant il n'était pas épais. Un livre qui racontait ce qu'on ressent quand on boit une gorgée de bière ou lorsqu'on écosse des petits pois et où d'ailleurs je n'avais pas vu où le type voulait en venir. En tout cas, l'auteur avait dû être élevé dans un placard (p'têt que sa mère avait accouché en taule ?), car pour raconter des trucs pareils avec l'air de ne pas en revenir fallait vraiment en avoir bavé, avoir été coupé de tout. P'têt que c'était d'ailleurs un ancien taulard qui avait été isolé en QHS ou qui avait été déporté dans une prison russe. Va savoir. Toujours était-il qu'au bout de dix-huit mois, l'action n'avait toujours pas commencé dans ce satané bouquin. Un moment il est bien question de “manger dehors”, alors je m'étais dit, ça y est, il va se passer quelque chose. Et puis je n'ai jamais su le fin fond du bouquin : j'ai été libéré.

“Ce que je veux, c'est des livres qui ont des sujets d'explosifs”, que je me suis mis à phraser pour tenir mon rang devant la mignonne à lunettes.

Elle a réfléchi et m'a dit en tendant un index mignon à croquer :

“Les essais, c'est par là”.

J'ai sursauté. Il y avait des essais dans la bibliothèque ? J'étais vraiment verni, j'allais même pouvoir comparer sur pièce.

Je me suis dirigé dans la direction indiquée, mais je n'ai vu personne de casqué. Je n'avais pas dû comprendre ce qu'elle avait voulu me dire. J'ai pensé alors, le Prof, t'as intérêt à te débrouiller de toute façon par toi-même car le temps file. J'ai attendu derrière un gamin qui tapotait sur l'ordinateur. J'ai vu comment il a fait. Quand ça a été mon tour, j'ai écrit sur l'écran avec le clavier (je me marrais je pensais aux gros doigts de Grizzly: il n'aurait pas été capable) :

EXPLOSIF.

J'ai réfléchi si j'avais pas fait de fautes et comme ça me semblait correct, j'ai tapé sur la touche *RECHERCHE*.

L'écran m'a donné une liste.

La vie sexuelle de Marilyn (essai. Coll. dossiers explosifs)

Réussissez votre cocktail-party (guide prat. Gastronom.)

Le septennat et la prostate (essai. Coll. dossiers explosifs)

E comme Explosif (roman)

Ce lait qui menace les femmes (essai)

Flatulence : tout se joue avant quatre ans (guide prat. Pédopsychiat.)

Anno Néo Linoléum (art contemp. Coll. Les imprononçables)

La dynamique de la dynamite (guide prat. Homéop.)

Herméneutique de l'explosion (Philo.)

1001 recettes à base de piment (guide prat. Gastronom.)

Eugène Sokolov (roman)

Quidam explosif (roman)

L'homme explosif (roman)

L'irremplaçable expérience de l'explosion de la tête (roman)

Les cochenilles et le colorant (sciences)

La première gorgée de bière (nouvelles)

L'attentat chez l'Hottentot (anthrop.)
Y'a tout dans les bibliothèques (nouvelle)
Le scandale des Prix Nobel (essai. Coll. dossiers explosifs)
L'audace culinaire chez les indiens Macroqa (anthrop.)

En bas de l'écran clignotait "*autre recherche*". Le titre sur les cocktails m'a fait penser à un grand classique. J'ai tapé :

MOLLTOFF

L'écran m'a répondu :

Touche interdite.

J'ai regardé aussitôt aux alentours. Saleté de machine: j'étais déjà repéré. De nos jours, tout est vraiment fliqué. C'en est même inquiétant pour les libertés. J'avais vraiment bien fait de ne pas prendre de carte. A l'entrée, la mignonne à lunettes discutait avec un type en imper. Ils avaient fait vite, les coyotes. Discrètement, j'ai contourné des étagères et je suis sorti sans me faire repérer. Enfin, j'imagine : en passant la porte a fait un drôle de bruit "toncontontonk" et j'aurais parié qu'au même instant dans un bureau secret sortait d'une imprimante une radio de mon squelette avec des renseignements sur mon casier, la monnaie que j'avais dans les poches et des tas d'autres trucs comme ce qu'ont eu comme conséquence les oreillons que j'ai attrapés étant ado.

Parce que maintenant, ils savent tout. C'en est déloyal. Depuis une cabine téléphonique, j'ai tout de suite prévenu Grizzly qu'il devait faire attention. Je ne savais pas comment ils avaient fait pour nous pister si vite. Au bout d'un long moment -j'étais à la fin de mes unités téléphoniques- Grizzly a simplement conclu :

"Tout ça n'est finalement pas étonnant. Fallait pas qu'on s'imagine que dans le grand banditisme ça allait se faire tout seul. Ça prouve au moins qu'on est sur un gros truc et que j'ai eu le nez.

— Qu'est ce que je fais, Cerveau ?, que j'ai demandé.

— Rappelle-toi et sois prudent. J'ai une autre idée".

* * *

Le gosse avait une casquette sur laquelle était inscrite CYBER REBELS FUCK THE PENTAGONE. Il était tout blanc, un peu comme une endive qu'on aurait laissé une année de trop sous la paille. Mais une endive qui aurait eu les épaules tombantes comme une bouteille de vin d'Alsace. Les boutons d'acné descendaient jusque dans le cou et si on observait bien à travers l'épaisseur de ses verres de lunettes de l'épaisseur de culs de bouteilles, on s'apercevait qu'il en avait aussi sur les paupières.

Grizzly me le désigna d'un mouvement du menton.

"Je te présente..."

— "Cyber Trash Manga Man", coupa le gamin en rotant. Il en était à sa quatrième pizza complète à cheval et supplément d'anchois lorsqu'on l'a rejoint chez Matéo. C'est lui qui s'en était vanté, en plus.

Grizzly sourit.

"Il va nous aider pour le plan. Je l'ai mis dans la confiance. Il va t'aider pour la doc".

Je ne voyais pas le truc d'un bon oeil. D'abord, ça diminuait le nombre de parts du butin et en

plus je ne comprenais pas comment le même pouvait nous aider.

“Et à son âge il sait comment faire des explosifs ?”, ricanai-je.

Grizzly prit un air patient.

“Non, mais avec son ordinateur, il va te trouver ça sur Internet.

— Où ça ?”

Le gosse soupira.

“C’est le réseau des réseaux.

— Ah oui bien sûr”, fis-je sans comprendre. “De toute façon, j’ai déjà regardé sur l’ordinateur. Ils m’ont repéré”.

Derrière les deux carreaux opaques du gamin, un semblant d’étincelle s’est allumé:

“Tu t’es fait tracer?”

J’ai toussé. Les bulles de coca m’ont piqué le nez.

J’avais jamais bu une telle saleté, mais le gamin avait insisté pour qu’on prenne tous la même chose.

“Quesse qu’il me raconte le martien ?”

Le gosse l’a mal pris. Ses verres couverts de traces de doigts ont lancé des flammes.

“Tu sais à qui t’as affaire, Babboon ? A Cyber Trash Manga Man..., OK ? Alors fais gaffe, j’ai les moyens de faire de ta vie une erreur système. Je me connecte sur le moindre appareil chez toi, ton phone, ton fax, ton modem, ta sonnette, le tableau de bord à logique floue de ton mixer et hop Le Prof, j’té delete la tranquillité comme ça”.

Il claqua des doigts.

“Je peux tout te mettre dans un état tel que tu vas mouliner du lecteur de zip comme jamais et c’est pas Docteur Norton qui y pourra grand chose. Alors last file et pop-up menu, Ok ?”

Le gosse agitait une demi-pizza dans ma direction. Des olives noires en étaient projetées aux alentours. La colère me montait. D’abord c’était la première fois qu’on me menaçait avec une pizza, et deuxièmement je ne comprenais strictement rien. Si ça se trouvait, il me disait des trucs pas sympas du tout.

Le poing de Grizzly s’est abattu sur la table.

“STOP !”

Le gosse a lorgné mon pote, puis m’a tendu une main moite.

J’ai hoché la tête en grimaçant. J’avais encore des coupures aux doigts suite au maquillage des mobylettes et le sel de ses anchois venait de me les titiller.

“Où qu’on en était ?”, reprit Grizzly.

Je commandai un boulon au serveur. Le coca, ça me faisait des aigreurs.

“On parlait d’Internette”, fis-je d’un ton très pro.

“Elle devrait nous aider. Mais qui c’est celle-là ?”

Le débile informatique m’a toisé. Je vois bien qu’il se fichait de ma poire.

“Sur Internet, on va trouver la formule. Internet c’est un réseau informatique. Il y a tout sur Internet. C’est comme une bibliothèque et y’a tout dans les bibliothèques.

— J’ai déjà regardé sur l’ordinateur à la bibliothèque. Je crois qu’ils se méfient”.

Grizzly consulta le même du regard.

“C’est pour ça qu’on va chercher sur Internet. Pourront pas nous choper et là, on va trouver.

— Tu comprends”, dit le gosse en s’adressant à moi comme je le fais en parlant à ma tortue de Floride, “Internet c’est la bibliothèque de Babel”.

J'ai repoussé mon assiette. Plus faim. Écoeuré. Tout ça prenait des côtés pas clairs du tout. J'ai repris mon souffle et je leur ai carrément dit ma façon de penser.

“Ben voyons. Je vous préviens, je ne veux pas qu'on soit cinquante sur le coup. Alors, Internette, d'accord, mais ce Babel, je ne veux pas en entendre parler”.

* * *

Le gosse s'excitait tout seul devant sa bécane. Il nous avait fait venir à deux heures du matin sous prétexte qu'à cette heure-là il était moins encombré et que ses unités étaient moins chères. Depuis quelque temps, j'avais vraiment l'impression d'être largué. Il nous dit à voix basse:

“Vous allez voir, c'est formidable. Je vais sur un moteur de recherche...”

— Ça va pas être trop bruyant un moteur à cette heure-ci ?”

Depuis l'incident à la bibliothèque, je virais un peu parano. Et puis il nous avait fait entrer par la fenêtre de sa piaule et j'entendais ses vieux ronfler dans la chambre à côté.

“Mais non, c'est un logiciel pour chercher par mots-clés !

— Suis-je bête”, que j'ai dit pour me rattraper.

J'étais assis sur le coin du pied de lit et ça me faisait un peu mal. Grizzly avait squatté le porte-yucca. La recherche sur Internette, ça sentait vraiment la clandestinité.

“Regardez je tape “explosif” et ça me donne aussitôt 2552 pages Web en réponse”

— Incroyable”, a fait Grizzly.

J'ai dit : “Moi je dis pareil”

L'autre jubilait sous sa casquette. Sur son tee-shirt était inscrit CYBER POWER WILL DELIVER HUMANITY AND OBTAIN LOW PRICES FOR COMPUTERS.

“C'est ça Internet, c'est dingue”. Il a remué le truc qu'il appelle la souris tout en expliquant. “Je fais “enregistrer sous” et je mets tout en “texte brut” sur mon disque dur. On va consulter off line. Déconnecté, quoi. Car sinon mes vieux vont encore hurler rapport à la conso de téléphone. Et hop, j'imprime”.

Je ne pigeais rien. Mais rien du tout. Grizzly semblait suivre. Il m'épatait, le Cerveau.

L'imprimante a craché deux pages. Le gosse nous en donné une chacun. Sur la mienne, il y avait marqué :

Help - AltaVista Home Ask AltaVista™ a question. Or enter a few words in AdvancedRelated Searches: - fabrication d'explosifs - kona explosif AltaVista found 2552 Web pages for you.

Tintin dossier explosif TINTIN :

Contrôle de l'oeuvre ou abus de pouvoir ?

Conférence de presse du 12 février

1997. A Bruxelles, se tenait ce 12 février 1997,

une conférence de... URL:

www.bdparadisio.com/Moulins.htm Last

modified 13-Feb-97 - page size 4K - in

French [Translate] 2. - page size 2K 3.

Thèses sur le rvisionnisme - D'un langage explosif

Pierre Vidal-Naquet: “Thèses sur le rvisionnisme”

(1985) in Les assassins de la m?moire Points
Seuil, 1995 © La D?couverte 1987 Reproduction
interdite... URL:

www.anti-rev.org/textes/VidalNaquet87b/part-4.html Last modified 14-Aug-98 -
page size 10K - in French [ÉTranslateÉ] 4. 30
Septembre 96

Et c'était comme ça sur une TOUTE LA PAGE. J'ai dit :

“Ça va pas être simple. Ça ne s'improvise pas le grand banditisme”.

Grizzly et moi avons échangé nos pages. Sur la sienne, c'était pareil. Grizzly s'est alors tourné vers le gamin :

“T'es jeune, toi, t'as de bons yeux. Tu ne veux pas déchiffrer pour nous ?”

C'est qu'il a surtout de bons culs de bouteille, que j'ai pensé. Mais ça ne m'a même pas fait marrer, vu que pour le coup je déprimais vraiment. Le gosse a lu ça comme s'il avait fait ça toute sa vie.

“Ben, regardez. Là, il y a une adresse. C'est ça Internet. Hop une question, hop une réponse.

— Et oui, hop ! C'est simple”, a fait Grizzly en me regardant comme si j'avais chié sur le lit.

Le même s'est remis à sa bécane. Il s'est “reconnecté” comme il dit avec le drôle de bruit *gziuuouzzzioiuuiziii* (le gosse appelle ça la porteuse, comme les nanas qui pondent des gosses pour les autres). Et on est arrivé sur une page qui expliquait les explosifs. Il y avait marqué :

Poudres et Explosifs

Explosifs et Compositions explosives

Compo B Hexolite Octonal (HTA3) Hexal Octoviton

Hexabu Octorane Hexavyl Ontalite Octol

Pentolite

Explosifs de base

TNT Pentrite (PETN) Hexogène (RDX)

Hexonitrostilbène (HNS) Octogène (HMX)

Triaminobenzène (TATB) Oxynitrotriazole

(ONTA) Trinitroresorcine (TNR)

HEXOGENE ET EXPLOSIFS A BASE

D'HEXOGENE

UTILISATION

L'hexogène et les compositions à base d'hexogène sont utilisés comme explosifs de chargement pour munitions, explosifs de relais d'amorçage, explosifs pour cordeaux découpants et comme charges énergétiques dans les propergols et les poudres propulsives.

CARACTERISTIQUES

Nous fabriquons à votre demande :

- un grand nombre de variétés granulométriques d'hexogène conformes aux spécifications françaises, étrangères ou particulières,

- toutes les compositions à base d'hexogène :

hexocires ou compositions A, hexolites ou compositions B, hexogène - plastifiants ou compositions C, hexogène - aluminium (hexaltriton).

“Quesse t’en penses ?”.

L’avis de Grizzly me semblait à ce moment indispensable. Après tout c’était lui le cerveau. Il a regardé les explications sur l’écran et d’un air expert, a déclaré.

“Ben, écoute, comme ça à vue de nez, j’ai un peu de mal. Mais ces types ont l’air de savoir de quoi ils parlent. Mon avis c’est que ce sont des pros du grand banditisme. Tu sais, je me suis toujours fié à l’instinct et ça a toujours payé...”

J’ai failli lui rappeler où nous nous étions connus, mais il ne fallait pas perdre de temps. Non pas pour mettre le plan en marche, mais parce que le gamin commençait à s’énerver sous prétexte qu’il ne pouvait pas rester trop longtemps *annelahinne*, comme il disait en américain.

J’ai laissé Grizzly décider.

“Mon avis, c’est qu’il faudrait les contacter. Car tu vois le problème avec par exemple l’oxynitrotriazole, le trinitroresorcine ou l’hexonitrostilbène, c’est qu’il y a peut-être des livres qui expliquent où on en trouve et comment c’est fait et pourquoi c’est plus efficace dans un cas que l’autre... Mais voilà...”

— Mais voilà quoi ?

— Si ça se trouve à la bibliothèque, ils n’ont pas eu de formation là-dessus.”

Grizzly n’avait peut-être pas tort, mais je ne voyais pas où il voulait en venir. Le gamin s’en est mêlé.

“Y’a qu’à demander. Sur Internet, tu poses une question et on te répond. C’est contributif”.

Avec Grizzly, on s’est regardé, puis on a dit d’accord. Mais que Manga Man ne parle pas des sommes en jeu, sinon les parts de chacun allaient être de plus en plus réduites.

Le gamin a cliqué sur “écrivez-nous” et il a commencé à taper son message :

“Bonjour. Nous some des gens qui veule savoir comment choisir quelle explossif pour faire sauter un DAB de banque et peut être un fourgon.

Qu’est ce que tu nous conseille ? Sinon ton Web est vachement sympa.

Il est monté sur quelle bécane ? Moi j’ai un PC cadencé à 300 megahertz...”

Grizzly est intervenu.

“T’es sûr que c’est indispensable de mettre tous ces détails ?”

Le gosse l’a écarté de l’écran.

“Sur le Net, c’est une communauté. On est tous solidaires et il y a la netiquette. Faut être poli, ça veut dire qu’on doit respecter la netiquette. Je me présente, je lui dis ce que j’ai comme matos et le mec ainsi verra bien qu’il n’a pas affaire à un bleu. Tu vois ? Si je veux une réponse faut que je respecte le code d’honneur.”

Le coup du code d’honneur, je dois reconnaître que ça nous a impressionnés. Alors on l’a laissé faire. Chacun sa spécialité, après tout. Il faut des experts dans chaque domaine pour le grand banditisme.

* * *

Grizzly a posé le journal sur la table de la terrasse. Il a commandé un sixième muscadet et a aspiré un cracker.

“C’est bête pour le gosse, cette histoire de cyberflics qui déboulent à la baraque. Mais bon, ça lui mettra du plomb dans la cervelle. On ne peut pas jouer tout de suite dans la cour des grands. C’est une leçon profitable pour lui. Un jour il nous remerciera”.

J’ai approuvé tout en me tirant les petites peaux sur le crâne. Je sais que j’avais tort de les enlever car ça rougissait aussitôt en dessous, mais j’étais un peu nerveux.

Et le fourgon qui livrait la banque en face me narguait.

Grizzly a fouillé dans ses poches. Il était visiblement aussi fauché que moi. Finalement, il a laissé tomber et on est resté tous les deux absorbés dans nos pensées.

L'ombre du parasol s'approchait. J'allais bientôt pouvoir m'éplucher à l'abri.

"Le truc, tu vois, ça serait d'avoir la documentation à la maison directement", a fait Grizzly.

"Ça vaut la peau des fesses", que j'ai dit. "Regarde le môme, il travaillait qu'*hoffelahinne*".

Grizzly a fini les crackers. Je n'en avais pas eu cette fois encore .

"Non, pas Internet. Les bouquins ! C'est encore ce qu'il y a de mieux. Pas de cyberflics qui débarquent. Il faut en avoir suffisamment chez soi des livres, c'est tout. Et se débrouiller, bien sûr, pour ne pas les payer. Si on se met à tout acheter pour monter des coups, autant être salariés, je ne vois pas l'intérêt".

En fait, les petites peaux me tombaient sur les épaules et c'était comme si j'avais des pellicules de la taille d'un cracker. Pas terrible comme effet. Je les chassai. Un coup de vent m'en a envoyé quelques-unes dans mon boulon. Décidément, ce n'était pas ma journée. Grizzly a gobé une de mes petites peaux tombée dans sa soucoupe. Il réfléchissait tellement qu'il ne se rendait plus compte de rien.

"Et tu vas les trouver où, tes bouquins monsieur Cerveau ?".

Il m'a toisé. Il n'aime pas l'humour, Grizzly. Tant pis, il commençait à m'énerver.

"T'es tellement abruti mon vieux Babboon que je suis sûr que tu n'as même pas pris de carte l'autre fois à la bibliothèque"

J'ai préféré ne rien répondre. Il savait tout mieux que tout le monde celui-là.

Soudain, devant notre table est passée justement la bibliothécaire avec ses petites chaussures de sports et son sac de plage. Toute craquante, sautillante dans son ensemble couleur pêche. Et puis le contre-jour était favorable. S'il y avait bien un truc d'explosif à la bibliothèque, c'était elle.

Une bombe.

Grizzly en a fini son muscadet cul-sec, les yeux écarquillés.

"C'est sûr. Y'a tout dans les bibliothèques. Ce que je crois, c'est que les meilleurs coups, c'est quand on a un complice dans la place", qu'il a affirmé en reposant son verre dont le pied s'est brisé.

Il m'a souri :

"Écoute, pour se procurer les bouquins, je crois que je vais m'en occuper moi-même. Je vais trouver une complice dans la place".

Et voilà : je-l'au-rais pa-rié.

C'est alors que j'ai pris ma décision. Je me suis dit : si Grizzly se met à bouquiner pour lui faire de l'oeil, alors Ok. Après tout, si c'est chacun pour soi, je ne vois pas pourquoi moi non plus je ne me mettrais pas à développer mon propre petit business. Il m'était depuis peu venu l'idée de faire dans le trafic de moteurs de recherche. Parce que c'est comme pour tout et ça depuis la nuit des temps : pour chaque nouveauté, il y aura toujours des types qui voudront des pièces tombées des camions. Et ça, c'est peut-être pas du grand banditisme, mais c'est une valeur sûre.

Faut juste que je trouve les notices de montage.

Texte paru dans une plaquette cadeau aux lecteurs de la bibliothèque de Tremblay-en-France pour son anniversaire en 1998.